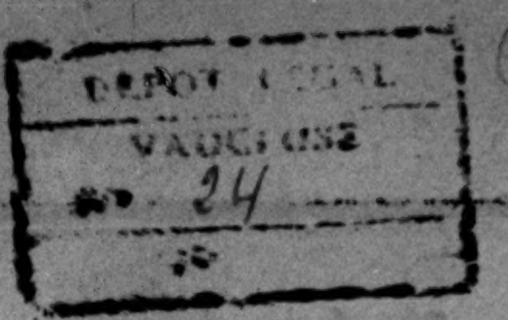


13me Année — N° 86 Janvier 1927.

Les Cahiers du Sud



SOMMAIRE

CHRONIQUES

BUREAUX :

MARSEILLE (siège) : 10, Quai du Canal. ❦ PARIS : 6, Rue Franklin, (XVI°)

Les Cahiers du Sud

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

Directeur : Jean BALLARD
Rédacteur en chef : Gabriel d'AUBARÈDE
Secrétaire de rédaction : Pierre HUMBOURG.

Conditions d'Abonnement :

(FRANCE ET COLONIES)

Un An : 35 francs — *Six Mois :* 20 francs

Prix du Numéro : 3 fr. 50

(ETRANGER)

Un An : 50 francs — *Six Mois :* 30 francs

Prix du Numéro : 4 fr. 50

Compte chèques postaux Marseille 137.45

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de 0 fr. 50 en timbres-poste

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au Siège de la Revue, 10, Quai du Canal, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 5 heures à 7 heures.

Pour la région parisienne, toute demande ou information d'ordre littéraire doit être faite à M. Carlo Rim, Avenue d'Eylau (Passy 52-20) Paris XVIe.

En ce qui concerne les abonnements et la publicité, s'adresser à M. Laporte, Agent Général de la Revue, 6, rue Franklin, Tél. : Passy 94-03.

Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre aux bureaux de la revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits non réclamés ne sont pas rendus

N° 86. 13me Année. Janvier 1927.

Les Cahiers du Sud

Tome II. — 1er Semestre 1927.

« *Jazz* »

de Marcel Pagnol

Nous attendions la pièce de notre ami avec l'impatience la plus vive. Pour l'avoir lue à Paris au printemps dernier, alors qu'il ne s'agissait plus que de lui choisir un théâtre, nous connaissons la valeur dramatique et littéraire de cette œuvre. L'épreuve en est faite aujourd'hui. Elle a remporté au Théâtre des Arts, où Rodolphe Darzens l'a montée avec beaucoup de soins et de sacrifices, le succès le plus franc qu'attendît l'auteur. Les spectateurs, surpris par la beauté d'un sujet qui tranche avec la vulgarité des thèmes habituels, ont manifesté leur enthousiasme et salué dans Marcel Pagnol un très beau talent dramatique.

Pour nous qui avons fait avec lui cette revue — elle s'appelait alors d'un nom qui précisait notre âge: *Fortunio* — on comprend que nous ne soyons surpris qu'à demi. Ce talent nous est familier. Quand certains incrédules expri-

maient des doutes à son premier drame en vers, *Catulle*, œuvre de jeunesse où déjà perçaient les plus beaux dons de poète et d'artiste, la plupart d'entre nous ne s'y trompaient pas et prévoyaient jusqu'où mèneraient de tels mérites. Aujourd'hui, par un labeur magnifique, une intelligence de la scène qui tient du prodige et une expérience de la vie parisienne que seul un provençal peut acquérir, le talent de Marcel Pagnol déjà affirmé par *Les Marchands de Gloire* est définitivement consacré.

Donc, *Jazz* vient de triompher. J'ai repris le manuscrit du troisième acte qui, je l'espère, passera dans notre prochain Cahier, et j'y retrouve les scènes maîtresses qui contiennent la substance philosophique de l'œuvre. Je sentais déjà par quelle affinité merveilleuse Marcel Pagnol correspondait avec son temps. Il en exprime à la fois le désenchantement et la frénésie, l'amertume et l'ardeur à vivre. Pendant combien de soirs ne lui ai-je pas dit que sa gaieté me faisait mal : je sentais en cet intarissable esprit une conception nihiliste du monde, une rage de montrer sous l'enveloppe humaine l'éternel pantin qui s'agite.

Et, en définitive, l'époque lui donne raison, c'est le contradicteur qui s'abusait. Il est vrai que, servi par une rare acuité de psychologue, il percevait d'emblée les mobiles bas de chacun, l'égoïsme ou la vanité, l'ambition cachée, l'hypocrisie bonhomme, car il possède ce don, précieux au dramaturge, de découvrir d'instinct sous les beautés d'un caractère la tare inévitable.

Il lui suffit d'un trait pour caricaturer un visage et le fixer inoubliablement. Il a l'image brusque, le mot mortel. Ses comparaisons tuent.

Avec ces dispositions d'esprit, une rare puissance d'expression, une langue élégante formée dans la fréquentation des humanistes, des tours heureux, des raccourcis qui

donnent à la pensée la force d'un arc bandé, il possède un bagage très considérable où la formation gréco- latine introduisit une méthode d'étude, une sûreté de sélection parfaites, qui ont accru le pouvoir d'assimilation de cette belle intelligence. J'allais dire complète, si elle n'employait ses dons les plus beaux à se nier, à combattre l'intelligence au profit de l'instinct. Et voici où Marcel Pagnol, de culture classique, rejoint son époque, la moins classique qui soit, dominée par la philosophie de Bergson.

Si ce dernier assiste à *Jazz*, et je suis sûr qu'il voudra le voir, il reconnaîtra en Marcel Pagnol l'un des siens. Dans cette pièce où le héros, Blaise, sacrifie sa chaire et ses écrits pour courir après la petite secousse qu'ignora sa jeunesse, il y verra la conséquence naturelle de sa doctrine la revanche d'une sensibilité qui s'abandonne à « l'élan vital » si longtemps comprimé. Mais qui de nous songera à reprocher à l'homme de théâtre d'avoir brassé son temps et d'en avoir tiré nour notre plaisir ce malheureux, bourré de grec, qui n'a su mettre dans sa vie ni rythme, ni conjugaison. Blaise a négligé toute joie qui ne lui venait pas des livres ; il s'est plongé dans l'érudition pure, celle des textes, mais non dans le savoir qui reste en contact avec la vie, et suggère à notre émotion le sens des réalités. C'est un demi-savant, qui a vécu hors de son temps et a pâli sur des choses mortes. Toute l'activité de sa pensée s'est concentrée sur l'étude du grec et en particulier sur un texte qu'il a reconstitué à force de veilles : le *Phaéton*. Sa vie s'est passée à retrouver le texte ancien sur le palimpseste et à démontrer qu'il s'agissait là d'un dialogue perdu de Platon. Or, il s'est trompé et un confrère anglais en fait la preuve. L'édifice s'écroule et Blaise, qui était déjà célèbre, est bientôt couvert de ridicule.

Une réaction brutale se produit en lui. Il brûle ses écrits,

donne sa démission, mais auparavant, il fait à ses élèves les plus étranges déclarations qu'un professeur en chaire et vêtu de sa robe d'apparat ait jamais faites : « plantez-là toutes ces études vaines qui vous rétrécissent le corps et l'esprit. Vivez selon votre cœur et les impulsions de votre nature. Votre jeunesse est souverain bien: ne la gâchez pas. »

Dans l'Université, consternation, dans la ville, tapage ; mais nous ne sommes qu'au début. Un remords est né sous la calotte du barbon. Il prend corps et l'obsède mystérieusement au point de lui apparaître dans le lycéen qu'il fut à quinze ans, et le monologue de la tragédie classique devient, par un génial artifice que permettent nos mises en scène, un dialogue entre le jeune potache sévère et le vieillard halluciné. Le dramaturge est alors poète et nous assistons à une confrontation angoissée, véritable examen de conscience du raté.

Ce fantôme, désormais, ne le quittera plus : il habite en Blaise et lui parle aux heures de solitude, rendu visible dans le rayon des projecteurs, aux spectateurs seuls. Il se fait le guide ou, pour mieux dire, le tourmenteur du vieillard : il est sa jeunesse aux désirs contenus, qui se venge et le pousse aux plaisirs, comme un démon. « Cette jeune fille qui regrette ton départ, tu l'aimes. Il te sera facile de l'avoir. » Et Blaise écoute le fallacieux conseil. La jeune fille va céder par pitié. Déjà il se déclare son fiancé, la garde chez lui: on jase partout. Les gens crient au scandale, les amis jettent l'alarme, le doyen intervient pour dénoncer pareille folie, et ce doyen, je vous jure qu'il ne manque pas de cocasserie cynique, véritable rond de cuir de l'enseignement qui veut sauver la lettre en ne croyant pas à l'esprit.

Rien n'y fait. Blaise veut épouser, harcelé par le fan-

tôme. S'il n'épouse pas c'est pour une autre raison: sa fiancée lui est enlevée par un étudiant serbe. Mais l'Autre ne lâche pas prise: « Bon, pour une de perdue, cent de retrouvées; tu n'as qu'à te rendre où toutes vont se perdre: à Paris. » Et Blaise, toujours hanté par son ancien désir pense à Montmartre, au jazz frénétique et joyeux. Il va céder, mais soudain retrouve toute dignité dans la pensée de ses livres et de la maison de province où la mort est noble et paisible. Il se révolte et veut tuer son persécuteur. Mais la jeunesse n'a pas de peine à le convaincre que, pour chasser le fantôme, il doit diriger le coup contre lui. Et, devenue soudain miséricordieuse, elle l'aide à tourner l'arme vers sa tempe et à presser la détente. Puis, avec tendresse, elle lui ferme les yeux, lui arrange un beau visage et disparait.

On le voit avec la pièce de Marcel Pagnol, nous donnons congé à tout un théâtre sénile et malsain où l'art, suivant la pitoyable chute de l'esprit, se réduisait à un faisandage de sentiments.

On est soudain éventé par une bouffée d'air pur, car on est remonté vers les sommets que hantèrent les penseurs de tous temps. La thèse, c'est le conflit éternel entre l'intelligence et les sens, le cœur et l'esprit. Selon notre nature et la tendance du siècle, nous penchons dans un sens ou dans l'autre, mais nous nous reprenons toujours. Chez tout homme bien né, l'hésitation n'a qu'un temps: on revient fatalement à l'esprit. Blaise a compris qu'on ne change pas dans une heure de vertige le sens de sa vie, et qu'il n'est de refuge que dans la noblesse amère de la pensée.

Et qu'à propos de *Jazz* on ne vienne pas nous parler de Faust, soit pour grandir, soit pour diminuer l'œuvre

de Marcel Pagnol. C'est se laisser prendre aux seules apparences. C'est méconnaitre le but pour ne voir que les moyens. Faust, par une invraisemblance de poète, retrouve bel et bien sa jeunesse et s'en sert comme d'une force domptée. Blaise plus naturellement, n'en voit que le reflet, la grimace, il voit celui qu'il fut et non celui qu'il veut être. En lui tout ressort est brisé, il est mené en laisse, moqué, bafoué par sa jeunesse, et ne lui échappe qu'en renonçant à vivre. Tandis que Faust triomphe du piège tendu et force la nature à le servir. Il puise toutes les sensations, s'agite sans cesse et malmène si bien son Méphisto que celui-ci lâche prise à la fin. Il n'y a rien de commun entre *Faust* et *Jazz*, sinon les données d'un problème que tout penseur a le droit de résoudre.

Je suis sûr que Marcel Pagnol, avec qui bien des fois j'ai parlé de *Jazz*, n'a rien voulu de pareil; il eut choisi différemment son homme. Il a fait le procès du raté: voilà tout; de celui qui s'est cru né pour de grandes choses et n'a travaillé qu'à vide, et il a peint la misère morale profonde de celui qui manque sa vie.

Jean BALLARD.



Antonia Mercé « La Argentina » Danseuse [1]

« O Dieux! la palpitante! — Elle n'est rien. — Petit oiseau! Chose sans corps! Chose sans prix! — O Socrate, on dirait qu'elle obéit à des figures invisibles! — Ou qu'elle cède à quelque noble destinée... »

Paul VALÉRY.

« Telle est de la ceinture
La hardiesse
Que, lorsque tu te cambres,
Tu me donnes la vie!
Ne t'arrête pas :
Que si je te vois tranquille,
Il se peut que je meure... »

Copla Andalouse.

Le soir où je la vis pour la première fois, à Séville, elle n'était pas encore célèbre; c'était dans un café-

---

(1) L'Argentine doit venir danser à Marseille le mois prochain.

concert, après un numéro de chansonnettes, dans cette atmosphère d'indolence andalouse qui ne ressemble à nulle autre... Il fait bon. Le café-crème que le garçon vient de vous servir avec un salut familier n'est pas mauvais. Les habitués (dès la première fois on est habitué) échangent des propos sans méchanceté. On regarde quelques jolies femmes. Savoureusement le temps passe; le papier de votre cigarette est mauvais, mais le tabac excellent et, si le spectacle de la scène ne vous intéresse pas, laissez vos yeux se promener dans la salle: ils ne reviennent jamais bredouilles, il y a toujours quelque chose qui a sa saveur, sa saveur vraie qui donne du goût à la vie.

L'orchestre jouait un « paso doble » annonçant une danseuse. L'affiche portait le nom de « La Argentina » nous ne nous attendions à rien d'extraordinaire.

Elle parut.

Je perçus vaguement que tous étaient saisis. En deux pas légers, souples et puissants l'Argentine était au milieu de la scène et dansait. Dansait-elle pour nous? Dansait-elle pour elle? Elle était la danse même. Son rire éblouissant danse. Ses yeux ardents ou voilés sous les paupières, dansent. Ses bras légers et forts dansent et ses mains où bruissent les castagnettes. Torse, cuisses, jambes, pieds, tout en elle est porté par le rythme. Elle danse et, pendant qu'elle danse, la danse est tout, nous ravit, nous transporte, nous illumine, nous obnubile, est à la fois satisfaction et désir, angoisse et plaisir toujours grandissant. Tourbillonnante elle disparut.

Mêlant mes applaudissements à ceux des spectateurs, enthousiasmés, j'espérais, j'attendais la suite. Des coulisses, derrière la scène, une vibration nous parvenait, une sorte d'indéfinissable battement qui allait crescendo, se

rapprochant, s'enflant par saccades, prenant un accent et une puissance que jamais castagnettes n'ont atteints que dans les doigts de cette « reina de las castanuelas. »

Dans ce frémissement d'élitres, surgit à nouveau la merveilleuse créature; parfois les crotales de bois de grenadier grelottent comme tremblant d'un paroxysme de volupté; la tête de l'Argentine se renverse en arrière, les reins ploient, elle va défaillir — un éclair brûlant de ses yeux, un éclair éblouissant de sa bouche, un rire à la fois gai, ironique et douloureux: les bras se lèvent triomphants, agitant les castagnettes sonores, la danseuse, emportée par des forces qui la maintiennent et qu'elle domine dans la perfection du rythme, nous enivre à nouveau de son ivresse.

Mais comment décrire, par des mots, une émotion qui ne peut s'exprimer vraiment que par cette danse?

Après cette vision inoubliable, pendant que je rentrais à travers Séville nocturne, où semble palpiter le souvenir du jour lumineux, je songeais à cet art suprême de la danse, fleur de tous les autres arts, et je me souvenais de cette pensée de Goethe: « En vérité, l'art de la danse mimique pourrait aboutir à la ruine de tous les arts plastiques. Par bonheur le charme sensuel de la danse est très fugitif et, pour nous exciter, les artistes de la danse exagèrent. Heureusement! Car cela effraye aussitôt les autres artistes qui, cependant, s'ils sont avisés et prudents, peuvent beaucoup apprendre de la danse. »

L'Argentine n'exagère jamais. Elle ne pourrait pas tomber dans une erreur de cet ordre, le sentiment qu'elle a de son art est trop vif, trop sûr, trop impérieux. Pendant quelques semaines l'Argentine dansa à Séville ; chaque soir j'allais la voir; chaque soir le plaisir total était là. Nous devînmes amis; l'Argentine ne déçoit

pas ; elle est bien telle qu'elle se montre : flamme, rythme, vie, passion de la danse — pleine d'esprit et de modestie comme une grande artiste. (1)

L'an d'après, l'Argentine revint à Séville, sur une autre scène où la direction avait intercalé, dans le numéro de danses, quelques couplets chantés par la même Argentine. « Ah, me disait-elle, ils veulent que je chante maintenant. Eh bien ! je chanterai ; mais ce n'est pas mon affaire. Mon affaire c'est danser. » Elle chantait gentiment, avec beaucoup de drôlerie et peu de voix ; c'était un curieux spectacle de voir l'Argentine se transformer, durant quelques instants, en petite chanteuse, pour redevenir, d'un mouvement, la suprême danseuse.

S'il est impossible de décrire sa danse, il n'est pas possible de décrire sa figure qui ne semble exister qu'en fonction de la danse. Chez d'autres danseuses on distingue la femme: la Pavlova, la Imperio, Joséphine Baker sort des femmes qui dansent ; l'Argentine est la danse faite femme. L'an dernier, à Nice, une admiratrice fervente parlait de l'Argentine qu'elle venait de voir pour la première fois — « Et elle est jolie ? » demandait une amie — « Ah je n'en sais rien : ses dents m'ont empêché de voir sa figure. »

Depuis la guerre, je n'avais pas revu l'Argentine. Il y a deux ans, lisant son nom sur une affiche à Paris, j'hé-

---

(1) Dire que l'Argentine est née danseuse n'est pas manière de parler : son père et sa mère étaient professeurs de danse. Castillane par son père, Andalouse par sa mère, la jeune Antonia était, à l'âge de neuf ans, « première danseuse » à l'Opéra Royal de Madrid — ce qui tendrait à prouver, une fois de plus, que la connaissance de son art ne nuit pas à l'artiste et qu'une solide « éducation classique » ne fait que développer les qualités originales.

sitais par crainte d'altérer de merveilleux souvenirs (ou plutôt j'essayais de croire que j'hésitais; je me disais que peut-être il fallait prévoir une désillusion — mais déjà je prenais mon billet d'entrée). Je retrouvai la grande artiste plus belle que jamais, toujours en progrès, toujours brûlante de cette passion de la danse qui la fait vivre. Ce qui avait changé c'étaient les toilettes : au lieu des oripeaux clinquants du café-concert, de belles robes harmonieusement composées, pleines de style, de goût, de hardiesse et telles qu'on les pouvait espérer.

Quand elle entre sous la mantille d'apparat, balançant son ample jupe, c'est toute une Espagne ; quand, d'un glissement d'yeux et d'une contraction de l'épaule, elle évoque à la fois le picador et la foule de la corrida, il semble que les courses de taureaux doivent être dansées; quand elle ose danser « sans musique » au seul accompagnement de ses talons, on aperçoit ce que la toute puissance du rythme fait battre au plus profond de nous... Et, pendant que j'écris, je revois l'Argentine dans sa loge, en robe de gitane, plantant dans ses cheveux défaits de petits peignes de couleur, enduisant son visage d'une épaisse couche de fard, faisant une impayable grimace, les yeux presque fermés, disant : « Je suis charmante comme çà, pas vrai ? » et soudain, transfigurée par l'appel de l'orchestre, serrer son châle autour d'elle, grandir à vue d'œil et surgir déesse de la danse.

Auguste BRÉAL.

Regardez les Oiseaux du Ciel

J' appellerai poésie tout ce qui émane du cœur.

J' appellerai poésie, aussi bien, ce qui fait peser l'âme tellement, qu'on la sent être en soi.

La poésie n'est pas une de ces choses que le commun appelle poétique pour indiquer son inutilité charmante; elle est une présence singulière qui ne veut pas de définition. Elle est une matière d'âme.

Le poète doit réaliser ce miracle, que, si on lit sa poésie à un étranger qui ignore la langue du poète, l'étranger entrera dans le monde spirituel et charnel du poète.

Je ne pense pas que les efforts des poètes soient vains. Ils sont les mille gouttes d'eau qui, à travers la terre, s'écouleront jusqu'à former une source. Le génie est cette source. Il a tout pris aux autres, et lui seul compte. Il y a donc une grande humilité dans le travail des artisans de l'esprit : ils sentent que l'enfantement douloureux de leur œuvre favorisera un jour la gloire unique d'un autre.

Et si l'orgueil prive un écrivain de cette sensation, il le prive de la joie la plus pure qu'il puisse espérer de son esprit.

Il y a des poètes qui arrachent leur cœur de la poitrine, la matière grise du cerveau, les noyaux de leurs nerfs et nous les donnent en mesure. Leur pauvreté est de faire verbe ce qui est chair.

Inspiration ! Inspiration !

L'inspiration sans le travail, sans le métier, c'est du charbon dans la terre. Les ouvriers sont en grève. On va périr de froid sous un grand soleil mort.

Lorsque l'enfant crée une œuvre où le génie éclate, la maladresse ajoute encore à l'émotion : doux bonheur du cercle de famille. Aujourd'hui on pousse aux premiers plans ce petit monstre, et sa gloire est annoncée par d'étranges hérauts qui trouvent là leur bénéfice, ou l'excuse de leur néant.

On rend odieux l'esprit à force de le déformer dans ce qu'on nomme la simplicité, qui est d'abord une affectation.

L'art n'a pas besoin de cadres ou de doctrine. Laissons épiloguer les critiques. Vivons ! Si nous sommes un artiste on le verra bien.

Deux êtres se rencontrent. Leurs mains se scellent. Ils se cherchaient depuis le jour de leur premier rêve. Dans le silence des années durant lesquelles ils se sont attendus, ils entendent le son de leur âme. Les paroles qu'ils échangent s'harmonisent sourdement : ce sont de pauvres mots, chargés des élans de leur chair et du frémissement de leur cervelle, denses de leur poésie.

C'est dans l'intérieur de l'homme que nous voyons les espaces vierges où nous allons trouver la vie. On va pouvoir arracher le bandeau de la raison, créer dans la foi, brandir sans honte l'instinct des corps. Genèse du monde, au rythme des machines, dans nos simples sens.

Craindre le scandale, c'est accepter les canons de la société. C'est attacher du prix aux faveurs des hommes, soutenir leur égoïsme et prolonger le provisoire dont ils honorent leur vanité. C'est, enfin, vouloir réussir comme ils ont réussi. Je n'ai plus peur du scandale.

Toutes les fois que tu te sens vivre, n'oublie pas Dieu.

Maintenant, les thèmes poétiques sont des cadavres.

Il y a la joie de la terre et il y a ma foi. Il y a la nature et il y a mon corps. Il y a une femme et il y a moi. C'est un fleuve de sang que ma vie.

L'âme peut aussi habiter un mot, dans le souffle de sa prononciation.

Un amour sur tous les visages que j'ai aimés, unique, fait de ma matière éternelle. Jusqu'à la guérison du coup de poignard qu'elle donne ou que je donne, l'espoir formidable de mourir de ça.

Je suis d'abord; ; je pense après.

Emmêlés jusqu'à tout confondre d'eux, les amants abolissent les ordres de la raison. Un vrai lien, seulement, au centre: leurs sexes. Notre éternité vient de cet acharnement là.

Je trouve les éléments de la poésie dans la joie de vivre.

Si l'on ferme les écluses des larmes, les musées du souvenir, les cliniques de l'intelligence, la poésie n'apparait pas moins souveraine.

Le lyrisme sera comme un glaive de feu déchirant les nuages qu'amassent les cheminées d'usines au-dessus de nos têtes.

On crie aux jeunes hommes de ce temps : « Vous êtes des fumistes sans originalité. La logique nous permet de vous juger à votre juste valeur. » Comme si cela pouvait les troubler d'être jugés selon des lois, accusés par des vieillards.

Il y a des gens qui ont trouvé une voie et qui la suivent, parce que c'est commode ou de bon rapport. On les voit satisfaits, sans inquiétude, ni vivants ni morts, comme des machines. Ils sauvent les traditions sans effort, indignés que certains s'écartent de la voie commune. Ils lancent des quolibets à ceux qui meurent dans l'abîme et qui voulaient trouver de nouvelles richesses; ils assassineront plutôt celui qui remonte de l'abîme, auréolé de la

lumière secrète que ses yeux ont vue. Et, calmes, ils s'en iront, le devoir accompli.

Le bonheur qui n'éclate pas en tumulte, ce mensonge de la paix bourgeoise, est le signe de la lâcheté.

Quand celui qui se prétend libre, s'est établi dans le mariage, crachez lui au visage s'il parle de propriété.

La poésie apprend aux hommes à posséder, ensemble et partie, toute chose et tout être. Le poète prend son bien où il le trouve; il donne le monde à son bonheur. Et son bien est à tout le monde.

Ma propriété c'est mon amour. Personne ne peut me voler.

La poésie est dans l'homme comme le chant dans l'oiseau. L'oiseau chante. Que mêlez-vous la pensée à la poésie?

Le christianisme n'a pas suscité de poésie, et cela demeure troublant puisqu'il y eut le christianisme des premiers siècles. Mais que le catholicisme n'ait pas enfanté de poésie, cela semble normal: connait-on des poètes romains?

L'autorité romaine ruinée, les papes seront les fils de César. Ils forgeront la nouvelle épée de l'esprit pour leur domination et souffriront toujours en secret, de la perte de leur pouvoir temporel.

Derrière les envoyés de Pierre marchent, fantômes menaçants, les aigles impériales. La foi du Christ au service de législateurs et de colons, voilà la véritable agonie du Calvaire!

Le chrétien sait d'où il vient et où il va. Tout est accompli. Il attend la mort et la fin du monde. La vie ne le regarde plus.

La poésie nait du frémissement qui est le mystère de la vie.

Le poète attend le miracle de l'absolu.

Le jour viendra où nous pourrons rire de nos scrupules, et d'avoir tant tardé à abandonner les voies de la civilisation. Alors, on retrouvera la joie de vivre.

— « Où vas-tu ? », dit ma mère.
— « Je quitte la ville. »
— « Ne reviendras-tu pas ? »
— « Ne souhaite pas me voir vaincu. »
— « Vas en paix mon fils bien aimé. »
Je n'ai jamais connu de plus grand amour.

Le faux poète voit l'écume de la mer et la compare à la mousse du champagne. Le poète voit la mousse du champagne et pense à la mer.

Le poète frappe la terre et fend le roc, et les sources montent de la terre, et l'eau bondit sur le roc.

La poésie jaillit de la conscience. Je mange et je sais que je mange, cette joie qui tremble jusqu'à l'extrême bout des nerfs.

Je suis le récepteur de la voix du monde. Pas plus de frontières ici que là. J'écoute l'éternel infini.

La science est vaine qui ne rend pas la paix à l'homme.

La gloire de l'invention, l'héroïsme de la découverte favorisent l'humilité.

Donner à son prochain un tremplin pour qu'il saute plus haut vers le bonheur, comme autrui a donné ce tremplin sur lequel on s'est élancé vers son rêve, merveilleuse foi de l'humanité dont chaque homme dans chaque siècle fit une somme.

Celui qui n'ajoute pas au passé son principe de vie, est semblable au fou qui voit un foyer resplendir et ne l'entretient pas, de peur d'atténuer son rayonnement.

La poésie touchant l'esprit et le corps par le mouvement qu'elle exalte, elle ressemble à la grâce.

Le socle de la poésie repose sur la terre des morts. Le corps de sa statue est le peuple de chair. Autour de son front volent les anges, et chantent. Le sculpteur achèvera son œuvre à la fin des siècles.

La philosophie installe des squelettes un peu partout. Le philosophe, son microscope-raison à l'œil, oublie les formes, les couleurs, les glandes et les muscles. Il s'intéresse au cours des valeurs en bourse et ne se préoccupe point de pétrole, d'or ou de blé. Un schéma le satisfait, et la mathématique lui procure un suprême plaisir. Il a ajouté le rayon métaphysique à son magasin pour mieux attirer les clients et écouler sa seule vraie marchandise: la logique, qu'il appelle psychologie et morale, aussi. Une poupée de cire, douée de mouvement, qui joue la comédie du voyant extra-lucide.

La poésie qui ne classe rien, n'implique pas le désordre. Si les formes qu'elle emploie importent peu à sa durée dans la mémoire des hommes c'est que son élan vers le bonheur, cette expression qui est son ordre, compte seul.

La nuit se peuple de sommeil. Le passé, et le présent, et l'avenir sont révolus. L'homme dort. Voici l'entrée des anges.

Un jour je ne me réveillerai plus. J'aurai perdu mon corps.

Georges BOURGUET.

Georges Duhamel [1]

« Je suis, depuis toujours, à la recherche de l'homme. »

(*Les plaisirs et les Jeux* p. 23)

Il faut aborder l'œuvre de M. Georges Duhamel avec une grande sympathie: aucun écrivain d'ailleurs ne la sollicite avec plus de franchise, de bonté et de cordiale insistance. Aussi bien, en écrivant « il faut », entendons-nous donner à ce mot son sens le plus fort d'impérieuse obligation, car à vouloir considérer des livres tels que la *Possession du Monde* ou la *Vie des Martyrs* dans les seules perspectives — combien arides! — de la simple curiosité intellectuelle risque-t-on de se fermer soi-même la porte de ses ouvrages. Plus que jamais, il est nécessaire de reconstituer en soi l'essence de la pensée de cet écrivain, d'adopter les lois d'une critique assez souple pour modeler momentanément sur la personnalité de l'auteur étudié sa propre intelligence. A cette indispensable sympathie, ne sommes-nous pas conviés encore par ce que nous savons de la vie de M. Georges Duhamel « toute inclinée au travail, dit M. Luc Durtain, et d'une simplicité qui décourage l'expression? » Cette sympathie, nous entendons ici la lui accorder généreusement et ne la lui point marchander.

---

(1) L'article suivant constitue un chapitre d'un livre en préparation: *Carte d'Europe*.

Lui-même en a fait à la fois la règle de sa vie et le soutien de son art. Une œuvre, selon lui, ne prend toute sa valeur, n'est véritablement belle, que si elle possède les résonnances secrètes qui émeuvent le profond de l'âme, que lorsqu'elle a la saveur de l'affection humaine. Non qu'il méprise l'art (encore qu'il témoigne de quelque méfiance envers un art uniquement intellectuel), au contraire, mais pour lui, « l'art pur sert à vivre.... à vivre de la façon la plus pratique et la plus quotidienne », il est un des moyens de la possession du monde, il agrandit la personnalité de l'être humain. L'art d'un Duhamel cherche à découvrir des vérités humaines éternelles. « Je dis comme tout le monde que la seule raison d'une œuvre d'art est d'être belle. Secrètement, j'ajoute qu'une telle œuvre est-plus belle encore si elle est capable de contribuer au bien des hommes ». Cette notion fort noble, dicte sa conduite, et à plusieurs reprises, dans la *Possession du Monde,* dans *Guerre et Littérature,* dans *Délibérations* (L'Ecrivain et l'Evènement) il est revenu sur elle. Les purs jeux de l'esthétique ne trouvent point accueil auprès de lui. Il refuse d'adhérer au précepte romantique d'après lequel l'art doit être adoré dans un temple, ce qui a pour défaut de décourager les bonnes volontés et d'éloigner l'écrivain dans une inhumanité périlleuse. Non qu'il veuille fermer les yeux sur certains inconvénients d'un contact immédiat de l'artiste avec la foule (nous le verrons tout à l'heure) mais il veut que l'écrivain puise la sève de son art dans un contact de sympathie avec une large humanité, et volontiers, aimant la retraite, mais refusant l'abstention, il répète avec Vigny « La neutralité du penseur solitaire est une neutralité armée qui s'éveille au besoin. Il met un doigt sur la balance et l'emporte. Tantôt il presse, tantôt il arrête l'esprit des nations; il inspire les actions publiques ou proteste contre elles, selon qu'il lui est révélé de le faire par la conscience qu'il a de l'avenir. Que lui importe si sa tête est exposée en se jetant en avant ou en arrière? Il dit le mot qu'il faut dire et la lumière se fait. Il dit ce mot de loin en loin, et tandis que le mot fait un bruit, il rentre dans son silencieux travail ».

Sans doute peut-on penser que M. Duhamel, en voulant ajouter à l'œuvre d'art une valeur humaine et en en faisant un instrument de la conquête du monde, donne-t-il au mot et à son maitre, l'écrivain, une bien grande importance. Quand dans le chapitre *Apostolat* de la *Possession du Monde,* il cite l'expression d'Anatole France: « Les mots sont des idées... Je crois que le premier peuple du monde est celui qui a la meilleure syntaxe », il nous trouve sceptique. D'abord peut-on faire confiance aux mots? Ils nous trompent, démontrerait pertinemment M. Jean Paulhan. Et au surplus peut-on faire confiance complètement à ceux qui les emploient? Parmi les écrivains qui ont *agi,* sans doute beaucoup ont été poussés à l'action par la pitié, la sympathie humaine, l'amour d'autrui: combien aussi par la vanité? Si toute gloire humaine est vaine, la gloire littéraire l'est deux fois. Cela, les hommes de lettres se refusent à l'admettre. Nous ne faisons jamais que noircir du papier et nous n'aimons point à penser que la destruction des grandes bibliothèques rejette dans l'oubli nos noms et nos fragiles gloires. C'est pourquoi tant d'écrivains ont voulu chercher dans l'action une plus durable renommée. Et à tout prendre, c'est par vanité que beaucoup de littérateurs préfèrent à la tour d'ivoire, si orgueilleuse, la tour plus humaine du constructeur Solness, ou mieux préféreraient si possible, la tour de Babel, parce qu'on en parle encore. Mais c'est un argument qui vaut contre autrui, contre X, non contre M. Duhamel. Pour lui, nous n'en pouvons douter, le mobile qui l'a fait « aller au peuple », comme un intellectuel russe, c'est le désir de sympathie, et c'est le goût des découvertes psychologiques.

Car, qui aime l'être humain a des chances de le connaître mieux. « Y a-t-il pour l'esprit un autre but que celui-ci: connaitre? » demande dans *Les Poètes et la Poésie* M. Duhamel. Mais il ne prête pas à ce mot le simple sens de l'observation clinique. Au contraire: ce qui fait l'actualité profonde d'un tel écrivain et ce qui l'apparente à ceux que de Dostoïevski à Unamuno, de Tchekof à Rilke nous tenons pour nos maîtres, c'est

qu'il ne s'est jamais départi, d'un souci de découverte, d'une volonté de connaissance qui n'est point la simple curiosité intellectuelle, mais quelque chose en plus de généreux et de frémissant, et en quoi nous plaçons à la fois notre admiration et notre espoir.

Oui, comme le dit excellemment M. Henri Massis, ce que nous voulons « c'est retrouver la saveur saine d'une expérience vivante », qu'on nous donne une révélation sur les profondeurs de l'être et davantage encore, sur les richesses morales qu'il découvre, et à nos yeux, l'artiste est bien « celui qui nous seconde pour l'interprétation du monde et qui, en quelque façon nous augmente. » (Jacques Rivière a dit, à propos de Raymond Radiguet, tout ce qui justifie cette préférence de la découverte). Que nous ne demandions pas que cela, nous aurons assez l'occasion de le dire. Mais nous applaudissons sans réserve un Duhamel, lorsqu'il émet ce vœu: « J'espère, je crois qu'on fera plus grande la part de l'*âme* dans la littérature et dans les arts », le culte de l'âme étant défini « une perpétuelle découverte d'elle-même et de l'univers qu'elle reflète. » Et nous saluons en lui l'écrivain qui a pu dire en toute franchise et exactitude « Je suis, depuis toujours à la recherche de l'homme. »

Cette préoccupation de découverte, c'est elle que nous voulons ici étudier en M. Georges Duhamel. Tout, dans son œuvre, la suppose, mais tout ne l'exprime pas avec la même force et la même rigueur. Le poète lyrique, si simplement lyrique, si quotidiennement lyrique, pourrait-on dire en pensant à Laforgue, demeurera un peu dans l'ombre: il accède à la sympathie par les voies de l'effusion, plus que par celles de la connaissance. Mais le romancier et l'essayiste, l'auteur de la *Confession de Minuit* d'une part, de la *Possession du Monde* de l'autre, celui-là est tout à fait notre homme. Si par quelque côté de son œuvre, M. Georges Duhamel peut espérer conquérir dans le futur la gloire de l'influence c'est assurément par celui-là. Nous avons à son propos prononcé le nom de Dostoïevski: il nous semble en effet que toute la psychologie telle que M. Duhamel la conçoit avoue des relations précises avec l'œuvre du grand Russe.

Quand un héros français remarque: « Il y a dans la déchéance une douceur que vous ne pouvez imaginer », on pense au *Crime et châtiment*, au *Joueur*, aux *Possédés*... Et de même, le souci de l'attitude si net chez les personnages de *La Pierre d'Horeb* ne fait-il pas songer à celui qui apparait dans tous les héros dostoïevskiens, notamment l'*Adolescent* et l'homme des *Mémoires écrits dans un souterrain?* » Je mettais un soin ingénieux à jouer les énigmatiques et chaque fois que le regard d'un camarade s'arrêtait rêveusement sur moi, il me plaisait d'y lire des pensées analogues à celles-ci: « Quel est donc ce jeune homme extraordinaire? Comme il a dû souffrir pour devenir à ce point sombre et taciturne! Quelle admirable mélancolie dans ses yeux noirs, etc... etc.... » Cette influence de Dostoïevski sur M. Duhamel, n'a pas encore été commentée ni étudiée en détail : elle nous parait d'autant plus importante qu'elle contribue à le placer dans le grand courant de la littérature contemporaine, fait de claire connaissance et de profonde sympathie.

*
* *

Il faut louer d'abord les très grandes qualités que possède M. Duhamel analyste de l'âme. Formé par des études scientifiques, il a le goût et le talent de l'observation psychologique précise. Ecrivain sobre, qui peint avec une palette peu chargée en couleurs, mais avec une justesse de touche fort grande, il excelle dans le petit croquis d'où sortira un être vivant. A ce titre ses livres de guerre *Civilisation* et *Vie des Martyrs* peuvent être considérés comme ses chefs d'œuvre: joignons-y encore les *Hommes abandonnés*, recueil de nouvelles dont chacune fait apparaitre des êtres vivants avec une force de vérité singulière, *le Voiturier*, *Origine et prospérité des singes*, notamment.

Un des procédés dans lesquels il excelle, et qui suppose la plus fine habileté, c'est celui qui consiste à exprimer un sentiment en insistant sur son contraire. Edouard a trouvé une place pour Salavin: il vient lui

annoncer la bonne nouvelle; Salavin lui tend la main, qu'Edouard serre et garde dans la sienne si longtemps que Salavin en éprouve de la lassitude. Cette menue observation, la lassitude de Salavin, n'annonce-t-elle pas d'avance toute l'évolution du héros, et ce mouvement de l'âme mesquin et obscur qui séparera Salavin de son ami. C'est à des observations aussi subtiles et qu'un esprit moins délié abandonnerait aux scories qu'on reconnait la marque d'une connaissance profonde de l'être. Au reste, les développements qu'on pourrait tirer de cette simple remarque sur l'ambivalence des sentiments et la réversibilité de la haine en amour pourraient-ils être infinis.

Ce qu'il importe de noter c'est le souci de précision qui anime notre auteur et qui assez paradoxalement, le conduit parfois à des digressions qui semblent tout à fait hors du sujet. C'est ainsi que le début de *Deux hommes* a dérouté un bon nombre de lecteurs alors qu'en réalité, cette patiente description d'une soirée déchiquetée par le vent crée l'atmosphère et introduit, mieux que des phrases, l'élément « hasard » dans la vie d'Edouard Loisel. Ne pas se contenter de ce qu'on pourrait appeler la « psychologie de surface » chercher à aller plus profond, jusqu'à cette zone obscure dans laquelle nous nous retrouvons accordé aux émotions élémentaires d'un être vivant, où nous semblons communier aux choses inanimées elles-mêmes, tel est le but que poursuit M. Duhamel. On a abusé un peu de la formule. « Notre littérature d'aujourd'hui sera la littérature de l'inconscient ou du subconscient. » Il y faut pourtant bien revenir pour parler de M. Georges Duhamel. On pourrait à son propos citer Freud. Ne disons point que c'est par souci de Freudisme qu'il s'est intéressé aux enfants par exemple et qu'il a écrit *les Plaisirs et les Jeux*. Ce serait assurément bien exagéré. Cependant quand il a étudié ses enfants, s'il a été amené à le faire par amour, il a utilisé ses observations pour servir à son très légitime désir de connaissance. En explorant le « monde enseveli » des souvenirs, il cherche sans doute à en préparer à ses fils pour le jour « où ils ne sauront rien de cette enfance

merveilleuse » mais en même temps, avec le psychiâtre viennois, il veut découvrir dans l'enfant, ce qui, plus tard, justifiera l'homme. Nous parlions d'ambivalence des sentiments: voici une anecdote qui dévoile cette ambivalence chez l'enfant et qui éclaire sur l'homme, ce que M. Duhamel a d'ailleurs souligné lui-même:

« Nous avons hébergé un petit chat à la Maison Blanche. Les enfants lui prodiguent des caresses inquiétantes. Zazou le prend à bras-le-corps et l'emporte en murmurant d'une voix mièvre: « Petit çat! petit çat! » Peu à peu la voix devient tremblante, sanglotante; les caresses se multiplient et changent de nature; les mâchoires se serrent, les terribles petits doigts vont étreindre, pincer, déchirer. Halte-là!

L'âge adulte n'est pas, faut-il le dire? exempt de ces singuliers mouvements de passion. J'avais autrefois un ami intelligent et sensible à ce qu'on pouvait croire. Il possédait un jeune chien. Chaque jour, il se prenait à le caresser tendrement, s'énervant à ce jeu et, pour finir administrait régulièrement une terrible raclée au misérable ami de l'homme. »

Tout donc est, pour M. Duhamel prétexte à étude attentive et à connaissance. Qu'il utilise pour considérer l'être humain, le mode comique ou le mode dramatique, il poursuit toujours le même but. C'est la justesse de l'observation qui fait la valeur de pièces comme l'*Œuvre des Athlètes* et la *Journée des aveux*, c'est elle qui donne leur sens à ses romans, à la *Pierre d'Horeb* et surtout à ceux où il met en scène Salavin: *Confession de Minuit; Nouvelle rencontre de Salavin*, (dans *les Hommes abandonnés*); *Deux hommes* et *le Journal de Salavin*. C'est assurément dans cette série d'ouvrages consacrés à la description de plus en plus profonde d'un seul héros que M. Duhamel a atteint le plus haut point de son art. *La Pierre d'Horeb* qui est pourtant un beau livre et riche de sève n'a pas cette précision volontaire et soutenue dans le dessin qui caractérise les livres sur Salavin.

C'est aussi en étudiant ce personnage que M. Duhamel est allé le plus profond dans l'âme humaine.

Ce caractère d'un homme en proie à lui-même et qui n'arrive jamais à obtenir de lui ce demi-mensonge qui est l'esprit de suite. M. Duhamel l'a tracé avec une délicatesse qui ne va pas sans force et qui le rend intensénient vivant. De même que l'*Oblomoff* de Gontcharoff, définit si bien un type d'homme, que la maladie d'esprit dont il est atteint est désignée maintenant en Russie sous le nom d'Oblomowstchina, de même Salavin pourrait être pris pour modèle d'une certaine attitude de refus au bonheur, d'inadaptation à l'existence, Mais, par plusieurs côtés, le personnage s'élargit encore: son humanité est si grande que presque tous les hommes s'y peuvent retrouver. Par leurs mauvais penchants sans doute, mais il n'est pas sûr que ce ne soit pas les plus authentiques. Nous avons déjà cité un exemple, de ces sentiments contradictoires qui viennent se mettre en travers de l'âme. En voici un autre. Salavin qui commence à aimer Marguerite et qui s'en aperçoit, la navre sous un flot de paroles qui sont exactement le contraire de ce qu'il souhaite le plus de lui dire: elle le regarde tristement. Il baisse alors la tête et lui demande pardon. Mais que Marguerite lui réponde: « Je sais bien que vous êtes bon et que vous ne pensez pas du tout ce que vous venez de me raconter » et il sera exaspéré, il reprendra le cours de ses propos amers, jusqu'à être écœuré de lui-même. « Il ne faut pas pardonner trop vite à Salavin. »

Dans un tel repli de l'âme qui effraie et surprend à la fois, c'est tout « l'homme du souterrain » qui apparait, celui qui, au moment où il fera les plus touchants efforts pour atteindre à la sainteté, se sentira impur dans ses intentions. C'est cet homme du souterrain qui, alors que le véritable Salavin n'a jamais trompé sa femme, possède en imagination maintes autres femmes, tout en mêlant Marguerite à ses rêves, comme s'il étreignait « un mélange monstrueux de Marguerite et d'une autre, de dix, de cinquante autres », de la Marguerite d'aujourd'hui avec celle qu'elle était, il y a huit jours, il y a dix ans... C'est là une remarque excellente, et qui va loin et profond. Là aussi se marque l'influence russe (et

même un certain parallèlisme avec quelques aspects de la pensée de M. André Gide).

On en revient donc bien à ceci, que dans Salavin, (ailleurs aussi, mais surtout dans Salavin), ce que M. Duhamel a découvert, c'est le personnage secret, l'inconscient. En général, cet inconscient demeure à l'état de velléité ou de postulation, il reste en deçà du possible dans le domaine de l'imaginaire. Parfois cependant, on le voit avoir des répercussions sur la conduite de la vie de Salavin. C'est dans la fameuse scène où poussé par un désir insane, inexplicable — et admirablement étudié par l'auteur — il arrive à poser un doigt sur l'oreille de son patron. Il agite d'abord des pensées vagues autour de l'oreille de M. Sureau, puis il comprend qu'il a envie de toucher cette oreille, alors l'inconscient étant venu affleurer au conscient, et Salavin étant par nature un aboulique, il se laisse entrainer. « Une idée qui m'avait mû dans cette circonstance c'est une de ces idées que tous les hommes connaissent, une idée saugrenue, et naturelle quand même. Quant à savoir s'il convient de céder à de telles impulsions c'est une autre affaire, hélas ! » Mais s'il ne se rend pas compte du mécanisme de la réaction de l'inconscient sur le conscient (pas plus qu'il ne le comprend, lorsque s'amusant à marcher sur le bord d'un trottoir, et imaginant tout à coup que des précipices encadrent cet inoffensif trottoir, il fait aussitôt un faux-pas) il comprend pourtant que c'est tout son inconscient, le deuxième Salavin, d'ordinaire celé, qui s'est dévoilé : « J'ai ce jour-là mesuré des profondeurs dont mon esprit ne peut plus s'évader. Il s'est fait une déchirure dans les nuages et, pendant une minute, j'ai très nettement regardé le fond du fond. »

Il y a dans cet aveu une sorte de crainte. Car Salavin en se découvrant multiple, sait qu'il multiplie ses périls. Il est un homme qui ne sait pas se choisir, toute pensée qui voyage trouve asile en lui. « Où suis-je làdedans? Qui suis-je dans cette foule? » Pour se découvrir, lui, le vrai — mais y-a-t-il parmi tant de postulations ennemies une qui soit plus vraie que les autres? — il faut renoncer à toutes les autres. C'est ce qui fait le

drame de la vie des hommes doués de sensibilité, c'est une des causes de l'inquiétude de la jeunesse qui, en choisissant, craint d'opter déjà pour la mort, notion d'ailleurs que M. Duhamel n'a point inventée, qui est simplement humaine et qu'on retrouve exprimée par l'Edouard des *Faux-Monnayeurs* de M. André Gide, comme par le Socrate d'*Eupalinos* de M. Paul Valéry. Et bien mieux, cette angoisse du choix, Salavin dans son journal l'exprime aussi: « Me révéler! Tout d'abord à mes propres yeux, et sans doute, uniquement à mes propres yeux. Faire enfin naître de moi, l'homme que je cache. Je suis bien persuadé qu'à l'origine je ne contenais pas un seul homme en puissance, mais plusieurs. La vie m'a borné de toutes parts. Elle a brutalement choisi pour moi, contre moi. Encore quelques années et peut-être n'aurai-je même plus aucune issue. Le caveau, la cellule hermétique ». Ainsi, il est pris entre deux craintes: celle de se limiter par le choix, et celle de libérer ses démons par une vision trop exacte de la réalité.

Car M. Georges Duhamel n'ignore pas qu'une connaissance trop précise de l'âme peut devenir un danger, qu'à l'approfondissement correspond aussi une dispersion du moi. Quand on examine lucidement la tentation on en arrive à ce point où Salavin dit: « On ne peut pas ne pas vouloir. » Sans doute cette connaissance même peut être utilisée pour le bien comme l'affirme Dostoïewski dans les *Possédés*. « Ils ne sont pas bons dit Kirillov, parce qu'ils ne savent pas qu'ils le sont. Quand ils l'auront appris, ils ne violeront plus de petites filles. Il faut qu'ils sachent qu'ils sont bons et instantanément ils deviendront bons jusqu'au dernier. » (Et même dans la bonté cela peut tourner à la tragédie: à preuve l'histoire Thédenat racontée dans le *Journal de Salavin*). Mais en général ce n'est pas au bien qu'on aboutit en fouillant patiemment son âme; ce n'est pas l'ange, c'est plutôt le démon intérieur qu'on finit par découvrir. L'idée profonde de tous les développements que M. Duhamel a tracés autour du visage de Salavin, c'est qu'il y a dans l'être humain, dans sa fatalité interne, dans

cette *aura* qui l'enveloppe, le conditionne et le justifie, des forces que nous ne connaissons pas ou mieux que nous ne pouvons connaître que par une intuition quasi-divine. Orientées dans le sens du bien, ces forces suggèrent ce mystérieux sentiment de la grâce, tel que l'a défini M. Duhamel, (et sur lequel nous reviendrons), sentiment qui pénètre l'aveugle de la pièce *La Lumière* à l'instant où l'amour emplit son âme au contact de Blanche. Mais plus généralement, ces forces sont orientées vers le mal. « Il a eu contre lui, dit M. Duhamel (ou mieux son porte-parole) d'un autre de ses héros, le cordonnier Laudrel, des puissances en face desquelles la volonté d'un homme ne pèse guère plus lourd qu'une graine de sèneçon. »

Un autre danger de cet approfondissement est la ruine de la volonté, l'une étant liée indissolublement à l'autre. Presque toujours Salavin se contente de la velléité sans aller jusqu'à l'exécution. Parfois c'est pour en souffrir: « Je tenais à l'égal d'actions mes pensées dont la plupart étaient fort basses. » Mais alors il est heureux qu'il se contente du rêve éveillé. Parfois c'est en imaginant une bonne action dont il laisse échapper l'occasion. Il voit un jour une vieille dame qui porte péniblement une grosse balle de linge; non loin de là, il remarque, à quelques pas d'elle, un garçon bien découplé qui s'est arrêté et la regarde. Aussitôt deux pensées lui viennent. Primo: « Je vais aider cette pauvre femme à porter son paquet. » Secondo: « Ce gaillard est vigoureux, mais il manque de générosité. » Le temps de mépriser avec dix bonnes raisons ce malotru, et Salavin se précipite. Mais la vieille dame a disparu. Honte de notre héros. « Je suis un peu déçu dit-il. Pas trop mécontent quand même. Le sort m'a volé, mais mon intention était à ce point qu'elle vaut un acte. » Eh bien non, dans le bien comme dans le mal, l'idée n'a d'existence morale que lorsqu'elle provoque l'acte. C'est dans un rêve qu'en désirant la mort d'un homme on le tue. Dans l'éthique on est pas sur le plan platonicien où les idées pures ont une réalité, Salavin a beau considérer toutes ses constructions de l'esprit comme une tenta-

tive sur l'absolu: « Ce qui fait, dit-il, je crois l'intérêt de mon système, c'en est l'absolue gratuité », ce qui apparait le plus nettement dans ses folies d'imagination et d'inconscient c'est une rupture d'équilibre, conséquence d'une inquiétude exacerbée et qui en fait un être irrémédiablement inadapté à la vie. « J'ai senti soudain renaitre mon vieux désir, mon désir nostalgique de vivre de l'autre côté de la glace, dans l'image inversée de ma chambre, dans cette image où la vie serait — à quel point! — plus douce et plus intéressante. »

Tels sont les caractères essentiels de ce héros lamentable (1). Soyons assurés que pour arriver à le pénétrer ainsi, il a fallu à M. Duhamel, bien de la sympathie.

*
* *

La connaissance de l'être humain n'entraine pas forcément la sympathie. Peut-être pourrait-on dire: au contraire. Il est en tout cas bien excusable, celui qui, ayant sondé ces abîmes dont s'effrayait Salavin, en revient plein de mépris pour l'humanité; et plus méritoire celui qui sait y puiser une force plus grande pour aimer l'homme jusque dans ses faiblesses et tourner en beauté ce qui n'est que tristesses. Tel est le grand mérite d'un Duhamel que d'avoir su préserver sa philosophie du monde de tout pessimisme. Il est vrai que s'il a vu l'homme dans son abjection, il l'a étudié aussi dans ce qui l'ennoblit le plus: la souffrance.

Ici il faut battre en brèche une légende tenace qui

---

(1) Quand M. Massis à propos de Salavin, prétend que *La Confession de Minuit* est une confession de M. Duhamel, l'aveu des contradictions qui intérieurement le travaillent, il manque de générosité. La critique littéraire doit suivre le précepte de Nietzche: « Il y a des choses que je ne veux pas savoir. » M. H. R. Lenormand dit volontiers que l'artiste, en écrivant, exorcise ses démons, et M. Georges Duhamel, dans les *Propos critiques* a exprimé une idée analogue: n'allons pas au-delà.

veut que M. Duhamel ait été révélé à lui-même par la guerre, par la vue de la souffrance. Sans doute il a trouvé dans le spectacle des blessés un sujet d'émotion qui lui convenait admirablement; sans doute il s'est donné avec passion à sa tâche de médecin militaire, n'hésitant pas à refaire, comme nous l'a appris M. Luc Durtain, en vue de ses blessés, toute son éducation anatomique de l'Ecole, et simple médecin, à apprendre dans toute son étendue, le métier entièrement nouveau pour lui de chirurgien; sans doute il a décrit: « Il aurait fallu que nous fussions bien pauvres d'âme, pour voir ce que nous avons vu sans en tirer profit. » Mais il est faux de dire que M. Duhamel ait été *fait par la guerre*. Son âme était prête pour l'accueil: ses livres de poèmes d'avant 1914 le prouvent assez: *Des légendes, des batailles; L'homme en tête; Selon ma loi; Compagnons*. La guerre lui a fourni une occasion, c'est tout. En le mettant en contact journalier avec la souffrance, elle lui a appris la valeur de cette souffrance: « Une tempête erre sans cesse par le monde des hommes. Heureux les cœurs torrides qui en sont visités! Heureuses les campagnes desséchées que cet orage désaltère! » Il a compris que si, selon sa doctrine, le bonheur est le but de notre vie, il est des douleurs qu'on n'a pas le droit d'éviter, parce qu'elles sont la rançon de ce bonheur. Cette notion lui a inspiré quelques unes de ses plus belles pages de la *Possession du Monde* au chapitre intitulé: *Douleur et renoncement*, notamment sur l'auréole dont la souffrance orne le personnage de la femme devant l'homme au moment de la maternité. On peut mépriser un être humain à cause de ses péchés, de ses faiblesses, de ses hontes, mais on ne peut pas le condamner tout à fait parce quil est destiné à souffrir et par cela même ennobli: telle est la racine de la sympathie.

Cela cependant ne suffit pas. Il faut pour que de la simple sympathie émotive — et peut-être à base d'égoïsme — que suscite en nous la vue d'un homme grièvement blessé, naisse un amour humain véritable, l'action d'une volonté forte. Il faut faire l'apprentissage de la bonté. Méfions-nous d'une bonté qui n'est que

la réaction des nerfs et du cœur: la sensibilité de l'homme est quelque chose de fragile. Les Russes parlent toujours de leur bonté, de leur amour des hommes: il n'est pas sûr qu'ils soient meilleurs que les Occidentaux égoïstes. La sympathie humaine ne se contente pas d'être impulsive; si cela pouvait suffire, Salavin serait un homme très bon. Mais sa bonté demeure imaginative, sans esprit de suite: maladroite elle s'applique souvent à faux.

« Quand je pense à l'humanité, quand je pense à tous ces bougres d'hommes, ce que je leur reproche le plus, ce n'est pas le mal qu'ils font; c'est de ne pas s'arranger, pour qu'une fois de temps en temps on ait le besoin impérieux de se prosterner devant l'un d'eux, de lui embrasser les pieds, de lui jurer fidélité, de le servir comme ferait un esclave ou un chien. Ah bien oui, il n'y a rien à tirer de ces brutes là! On leur offrirait son âme toute brûlante, arrachée toute vive, qu'ils prendraient l'air soupçonneux d'un tripier qui regarderait une pièce démonétisée. » Ainsi parle déjà le Salavin de la *Confession de Minuit;* plus tard, dans son journal, on le retrouve, qui veut aimer mais qui voit clair — sur autrui comme sur lui: « La franchise m'oblige à consigner ces misères, dit-il à propos de Cerbelot, puisque je les ai vues... Je ne veux plus les voir... J'éprouve le plus sincère désir de penser et d'écrire un jour, quand je connaitrai ce garçon plus intimément: « Cerbelot est un charmant camarade. » Est-ce sa faute, demanderait Salavin, si malgré son bon cœur le contact de l'humanité lui est désagréable! C'est que précisément la lucidité ne trouve pas en lui l'appui d'une volonté de sympathie, et elle tourne aisément à l'aigre.

Aimer les hommes, c'est les aimer jusque dans leurs défauts et, à l'occasion de leurs défauts. C'est cela que Salavin ne sait pas faire et à quoi au contraire parvient si bien M. Duhamel. Mais cela suppose une forte personnalité morale et Salavin en fournit encore la preuve. Dans *Deux hommes* il y a deux pages admirables où s'exprime toute l'émotion de l'amitié: Salavin

qui est désormais l'ami d'Edouard (et l'on songe aux poèmes du recueil intitulé *Compagnons*) rentre chez lui, il est plein de son bonheur, il tente de peindre son ami... Mais Salavin nous le savons n'a pas d'esprit de suite, son être moral est vacillant. Et ce sentiment exaltant d'un agrandissement que procure l'amitié, Salavin le conserve en lui jusqu'au moment où à la longue il l'aura usé, et où à force d'être autrui, il aura peur de n'être plus lui-même, de perdre ce *moi* qu'on peut haïr, mais qu'on ne voudrait pas abandonner. « Je ne connais pas d'homme, dira-t-il plus tard, qui voudrait changer vraiment et totalement d'essence avec qui que ce soit. D'un autre, on aimerait les dents, le teint, les traits, la prestance, le savoir, la fortune. Pas la racine, pas l'être profond, pas cette chose qui est le moi, ce moi que l'on préfère, malgré tout, même en le haïssant. » Cette peur d'être dépersonnalisé par la sympathie est la preuve d'une nature faible. L'homme fort au contraire, tente de s'absorber dans l'être qui est autrui, mais connaissance n'a jamais signifié destruction, ni sympathie, abolition. Au reste chacun sait, qui s'est occupé tant soit peu des âmes humaines, combien il est difficile de pénétrer jusqu'à elles, et quelles barrières d'égoïsme elles opposent.

M. Georges Duhamel qui cherche avec tant de généreuse application à pénétrer par la sympathie jusqu'au fond obscur d'autrui, n'ignore pas les difficultés qui s'opposent à cette tâche. Sans doute on arrive à atteindre un être dans sa vie intérieure en y mettant beaucoup d'amour, mais il y a cependant des limites à ces découvertes. Ces limites ce sont elles que tentent de franchir les héroïques chercheurs qui voudraient découvrir un moyen de correspondance occulte entre les âmes: c'est du domaine des sciences métapsychiques. A qui veut rester dans la zône plus claire de la psychologie, la route est barrée. « Il est impossible à deux individus, écrit M. Duhamel dans *Les Plaisirs et les Jeux,* fussent-ils frères d'élection, de penser quoi que ce soit de commun. On ne pense pas de compagnie, l'esprit est solitaire par nature. Si tu veux

trouver un terrain de concorde et de communion, cherche ailleurs ». C'est l'affirmation chère à M. Estaunié d'une réserve dans la Vie secrète de chacun, où nul ne peut entrer. Et ce terme d'accord que demande M. Duhamel on ne saurait le découvrir qu'en-deçà de cette barrière, dans la zone des émotions plus primitives qui confinent à l'être animal. Deux hommes ont toutes les chances du monde de ressentir devant un tableau des sensations esthétiques différentes mais s'ils assistent ensemble à un accident mortel, ils ont les plus grandes chances d'être touchés dans leur sensibilités de la même façon.

« Cette sympathie animale, est peut-être le plus sûr et le plus puissant des liens qui unissent les hommes. Quand on vit tout le jour à côté d'un garçon qui a une balle dans la poitrine, et dont le souffle est brouillé, encombré par le sang, eh bien on a beau être fort, raisonnable et bien portant, on voudrait respirer pour l'autre, on tousse et on crache comme si ça pouvait l'aider. » C'est par cette porte là que la sympathie peut se glisser; qu'elle soit bien basse et ouvre sur un couloir bien exigu, hélas, nous le savons... Mais pour franchir les murs de nos prisons de chair, tout nous est bon, même ce qui n'est que de l'égoïsme hypersensibilisé. Tels ces deux exemples que nous offre Salavin. Un jour il rencontre un ancien camarade qui lui raconte une confuse histoire où il est question de sa femme malade, d'un enfant mort, que sais-je encore? « Je me sentis bouleversé; les larmes me vinrent aux yeux j'étais si bon ce jour-là! Dieu que j'étais pitoyable et bon ce jour-là! » Evidemment nous n'appellerons pas cela bonté; pleurer au passage d'un enterrement, n'est pas être bon. Cependant cette commune émotion crée un lien. De même cette autre. Salavin est au bord de la Seine. «Il y avait une équipe de débardeurs qui chargeaient une péniche. Ils prenaient leur fardeau au bord du quai et gagnaient le bateau en cheminant sur de longues planches élastiques dont l'image ondulait dans l'eau. A les regarder, je pris d'abord un réel plaisir. Et puis je me vis moi-même avançant sur la planche étroite comme

un équilibriste. J'en ressentis une espèce de vertige et ce me fut promptement si désagréable que je me détachai de la pierre et repris ma route. » Ici encore c'est une émotion à base d'égoïsme, mais c'est précisément pour des émotions aussi rudimentaires, aussi peu intellectualisées qu'on arrive à créer entre autrui et soi-même ces liens invisibles par lesquels on participe à la vie de toute l'humanité. Plus une émotion est simple, plus on a de chances que deux hommes la puissent partager. Il en est comme pour les cellules vivantes: très simples, elles se ressemblent toutes, et renaissent facilement. Trés différenciées: cellules nerveuses, cellules de l'œil, ou de la dent, elles ne renaissent pas Plus une émotion est compliquée, plus elle demeure égoïstement personnelle à celui qui l'a éprouvée. Et même en lisant les romanciers russes, Dostoïevski, Tchekof, Gogol, on peut se demander si les peuples orientaux n'ont pas un sentiment de participation plus précis que nous : c'est un fait de constatation courante que l'Orient pense par foule plus que par individus, au contraire de l'occident.

En tout cas pour superficielles que soient les émotions du plus secret inconscient, — car qui sait si ce n'est pas au fond de nous, une parenté de cellules ancestrales qui les provoque — c'est par elles qu'on arrive, suivant le conseil de M. Duhamel, en guettant patiemment l'occasion, à pénétrer par effusion l'âme d'autrui. Ce sont elles qui créent cette sorte d'union invisible d'un être à un voisin inconnu, union qui, lorsque Salavin chercha la solitude, vint de rattacher malgré lui à la chaîne des humains non sans qu'il en ressentit une gêne et qui, dans *La Pierre d'Horeb* se manifeste d'une façon si amusante. On se souvient au reste des célèbres pages que M. Rainer, Maria Rilke a écrites sur ce sujet dans *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* a propos de Nicolaï Kousmich. C'est peut-être là qu'est la voie des relations occultes entre les âmes, dans ce fond secret où s'émeut le meilleur de notre humanité ; c'est peut-être là encore qu'on peut trouver la source généreuse des renoncements tel celui qui conduit le héros du *Combat* à se sacrifier

soi-même et à s'écrier au moment de mourir : « Le corps que voici sera peut-être encore utile... » Ainsi par la puissance de la sympathie, M. Georges Duhamel arrive-t-il à pénétrer fort loin dans l'âme humaine, cependant qu'il sait garder devant ses découvertes la douce bonté du confesseur qui a beaucoup entendu, compris beaucoup, beaucoup pardonné.

En procédant ainsi par effusion, par intuition, M. Duhamel échappe donc dans une certaine mesure au reproche qu'à l'étranger on formule, et non sans justice il faut l'avouer, sur le caractère de la surface de la raison française. Nos grands écrivains classiques, maîtres du conscient, paraissent souvent, aux yeux des étrangers, trop exclusivement attachés aux syllogismes de la raison. On leur impute à péché leur habitude de méthode, d'unité, d'aplaudissement qui risquent de les faire passer à côté des abîmes sans les voir. Reproche qu'exprime une héroïne russe de M. Duhamel dans *La Pierre d'Horeb*. « Vous autres Français vous voulez tout comprendre avec votre intelligence d'avocat, vous ne ferez plus rien de grand.

— Et pourquoi ?

— Vous êtes trop raisonnable ».

Il faut d'ailleurs remarquer que c'est une vue bien simpliste que celle qui fait de nos grands écrivains des hommes sans détours et sans abîmes. Il sied seulement d'admettre qu'avec eux, la raison ne s'est pas arrêtée et qu'elle peut aller plus loin, dans d'autres domaines.

En d'autres termes, l'intelligence raisonnable en laquelle les Français ont peut-être le tort de croire un peu trop, peut donner au chercheur la petite lampe et la pioche dont nous parle M. Duhamel. Et si elle se trompe on peut faire appel de l'intelligence mal éclairée à l'intelligence mieux éclairée. Il en est de même dans le domaine du bonheur « La civilisation scientifique et industrielle constate M. Duhamel dans *la Possession du Monde*, basée sur l'intelligence est condamnée ». Certes. Mais faut-il dire avec M. Bergson que l'intelligence est « caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie. » ? En réalité, intelligence et intuition sensible doi-

vent se compléter, s'unir, et si un art purement intellectuel est sec et inhumain, un art qui ne se fierait qu'à la sensibilité et à ses variations serait tout le contraire d'un art.

Aussi bien M. Duhamel ne l'ignore-t-il pas. Il préfère la sensibilité à l'intelligence, à la lucide raison, l'amour. Mais toute son œuvre témoigne de l'appui que l'intelligence lui donne. Et ailleurs, sa sympathie humaine n'est point l'admiration béate des révolutionnaires naïfs. Il y a des moments où l'artiste ne peut pas maintenir en lui la sympathie. « Au lendemain des fêtes populaires qui ont enivré Paris pendant l'été de 1919, avoue M. Duhamel dans *Délibérations,* mon cher ami Georges Chennevière dont le rare et efficace talent d'écrivain se met souvent au service des meilleures causes, me disait avec un sourire non dénué d'amertume: « Je me sens assez *tour d'ivoire* aujourd'hui. » Un artiste humain demeure à égale distance des louanges du Peuple-roi et de *l'odi profanum vulgus*. Tel se veut M. Duhamel.

Du moins cela devrait-il lui épargner l'accusation de M. Henri Massis de s'être fait « une thébaïde de sa vie intérieure et de n'avoir accepté » un certain idéalisme qu'on voit toujours prompt à s'émouvoir, à parler de bonté « que par une secrète lâcheté » A cette attaque, tout le chapitre de *Délibérations* sur *l'Ecrivain et l'Evènement* répondrait pour M. Duhamel si, au demeurant, son œuvre entière ne témoignait pour lui. Non il n'est pas vrai qu'en dépit des titres humains qu'il affiche, il soit secrètement inhumain. Ou alors quel singulier mépris du livre porte donc en lui M. Massis pour penser qu'un ouvrage plein de richesse et de foi ne puisse apporter aux âmes une consolation, et que, pour un écrivain, créer un tel livre soit tâche insuffisante. Nous ne discutons point ici de la valeur de cette consolation : chacun autour de soi, et à propos des livres de M. Duhamel, peut en contrôler la réalité.

Nous ne discutons point cette valeur, mais cependant, avouons que M. Duhamel va, dans la prééminence qu'il accorde à la sympathie humaine plus loin que nous souhaiterions. Car, par une adresse un peu trop visible,

il transpose du plan humain au plan divin ce qu'il appelle la grâce. Quand Salavin s'aperçoit qu'il aime Marguerite, et que sa vie soudain prend un sens, qu'il s'écrie : « Il y a des hommes qui vivent en état de grâce, leur cœur est pur et visité de beaux désirs. Je vais aussi vivre en état de grâce. Attention ! Voilà la vraie vie qui commence ! » Nous acceptons de voir dans cet élan un agrandissement de l'âme par l'amour et la générosité. En faire un moyen de conquête de la divinité serait solliciter singulièrement les mots. Et c'est ici que nous ne pouvons plus suivre M. Duhamel : dans le domaine de la métaphysique.

*
* *

La grâce ! M. Duhamel emploie beaucoup ce mot, et avec tant d'amour qu'on se prend à admettre parfois qu'il ne le détourne pas de son sens catholique. Il est des jours heureux où la générosité du matin, ainsi que se plait à dire Amance, le spectacle d'une fleur givrée de rosée, d'un paysage aux plans étagés et fondus, suffit à nous rendre joyeux, à nous pénétrer d'une exaltation qui élève l'âme et la transfigure. Ce « miracle » de l'apparence, c'est pour M. Duhamel une des formes sensibles de la grâce.

« Les millions d'hommes malheureux savent tous qu'au plus noir de leur détresse une étrange consolation peut les pénétrer, et c'est comme si des doigts crispés sur le cœur relachaient soudain leur étreinte. Il y en a qui appellent cela Dieu. Beaucoup d'autres ne donnent pas de nom au miracle, mais l'espèrent quand même à genoux. La voix ne parle plus dans un buisson ardent. Quelquefois c'est le bruit des feuilles de l'arrière saison qui crépitent encore aux branches d'un chêne. Quelquefois, il n'y a pas de voix, mais seulement le regard annonciateur d'une Véronique en extase dans les friches d'avril.

Je veux bien supposer mais je ne veux pas m'abstenir. Je ne veux pas n'aller point au-devant de la grâce,.

ne la point chercher dans la nuit parcourue de senteurs glacées, dans les bois tourmentés où deux branches s'étreignent et gémissent longuement sur le plateau hanté de chardons. »

Parfois aussi la grâce nous vient d'une affection humaine: deux êtres qui s'aiment mettent entre eux quelque chose qui cesse de participer à la terre. Noble remarque et juste, que M. Duhamel formule ainsi (cela vaut au reste pour le monde comme pour les êtres): « Où il y a communion, il y a plus que de l'homme, il y a sûrement du divin. » Nous le croyons volontiers, quiconque a aimé d'amour ou d'amitié le sait bien. Mais pour que de la Pierre d'Horeb jaillisse l'eau vive de la grâce, ne faut-il pas, dans le bras du prophète, la volonté de Dieu? Ou mieux, la *volonté* humaine estelle capable d'accéder à elle seule à cet état? Non, évidemment. Il est des jours où la grâce nous est refusée. Cette volonté extérieure qui nous accorde ou nous refuse la grâce, c'est à celà que M. Duhamel réduit l'œil de Dieu.

A l'instant où la grâce de l'amitié manque à Salavin il s'aperçoit qu'il lui manque aussi, « une âme immortelle, Dieu... » Dieu est donc un être intérieur, une création de notre âme, selon une doctrine qui de William James à Pierre Nicolaïeff a trouvé plus d'un défenseur. S'il en est ainsi comme le remarque M. Duhamel dans les *Hommes abandonnés,* on peut être religieux sans croire en Dieu (du moins en un Dieu personnel et extérieur). « Certains jours nous posséderons seulement un concept, mais ce sera peut être celui de l'absolu ou de l'infini. S'il nous est donné de posséder Dieu, sans doute plus rien d'autre ne nous sera nécessaire ». Mais aussitôt il ajoute: « Chaque fois que nous possèderons purement le monde, il se trouvera que nous atteindrons à un bonheur presque inespéré, bien qu'il nous soit toujours offert et que nous n'y songions pas; nous nous possèderons nous-mêmes. » Excellente définition de ce Dieu qui est le simple fondement de notre conscience et de notre vie morale, et l'hypostase du monde et du moi, l'un reflétant l'autre, l'un s'ac-

complissant en l'autre. C'est une idée analogue — analogue seulement parce que occidentalisée, elle a subi l'influence du matérialisme, tandis que chez les mystiques russes, chez Dostoïevski et chez Merejkovski elle garde son aspect plus allégorique — à celle qu'on trouve exprimée si souvent dns les œuvres slaves, que le royaume de Dieu est en nous, qu'il faut l'atteindre sur la terre. Interprétation immédiate de l'Ecriture dont il n'est point le lieu de discuter.

Cette conquête du royaume de Dieu par la grâce semble bien difficile et bien fragile. Une douleur la ruine, et la douleur domine l'homme. Un Dieu extérieur est hors de rapport avec la souffrance, ou mieux, il trouve son bien dans la souffrance comme dans la joie. Mais à plusieurs reprises, M. Duhamel a avoué que la douleur même n'arrivait point à le faire renoncer à cet espoir d'une possession divine terrestre et immédiate. Pas davantage l'idée de la mort qui trouve en lui, non pas le sens d'un anéantissement personnel en Dieu mais un aspect concret et définitif qui effraie: « Je ne crois pas à la vie future, c'est terrible mais c'est ainsi, Je n'ai donc aucun espoir de poursuivre ma carrière dans le ciel. C'est sur terre qu'est mon but. Si je meurs, me voici bien avancé. Je dois vivre. Pour devenir un saint, il me faut de toute nécessité vivre. » Ces paroles de Salavin expriment, cela est hors de doute, le très profond sentiment de M. Duhamel: la tâche de l'homme sur la terre, s'il veut posséder Dieu, c'est d'accomplir pleinement les meilleures de ses facultés. Trouver Dieu et être heureux c'est, pour M. Duhamel, sinon la même chose, du moins deux résultats à peu près identiques, et en tous cas indissolublement liés. On voit donc comment tout s'enchaîne, puisqu'aussi bien le bonheur pour lui, résulte surtout de la possession du monde, et comment se justifie ce terme que nous employions plus haut que le Dieu de M. Duhamel n'est que l'hypostase du monde. Il vibre pour ce Dieu-Monde d'un admirable amour. « Une des plus grandes douceurs de la foi religieuse est de s'abandonner à la gratitude, de pouvoir d'un cœur débordant remercier la personne morale à qui l'on se sent redevable

de ses richesses » (Remarquons ici qu'il esquive ce problème de la création par ce mot vague: personne morale qu'il faut prendre à la fois dans son sens mot à mot et dans son sens juridique). Volontiers il répète le cantique du Poverello: « Soyez béni, Seigneur, avec toutes vos créatures... » et il ajoute: « Un poète a transposé ces strophes divines dans l'harmonie du vers français et chante ainsi.

Je vous louerai Seigneur, d'avoir fait aimable et clair
Le monde où vous voulez que nous attendions de vivre.

Pour arriver à cette remarque dont les derniers mots résument toute la philosophie de M. Duhamel touchant l'idée de Dieu: « Je sens bien qu'en ce monde, je n'attends pas de vivre, mais *que je vis* ». Toujours le royaume de Dieu sur la terre, atteint par une constante recherche du meilleur jeu des facultés affectives de l'homme et par l'application des lois morales de la conscience, l'une et l'autre réunies devant conduire au bonheur. La conséquence logique d'une telle doctrine, c'est que le but de la vie est le bonheur.

« Il m'a fallu dépasser le milieu de l'âge pour acquérir la certitude que le bonheur était le but de ma vie comme il est le but de toute l'humanité, comme il est le but de tout le monde vivant...

Certains donnaient au bonheur des noms dictés par leurs aspirations, leur culture, leurs habitudes vocabulaires et l'appelaient Dieu, ou vie éternelle, ou salut de l'âme.

Me voici quand même sûr que le bonheur est le but de la vie. A la réflexion la route et le but s'identifient Le bonheur n'est pas que la fin, la raison de la vie, il en est le ressort, l'expression, l'essence. Il est la vie même. »

A cela nous consentirions, et un chrétien y pourrait consentir; mais M. Duhamel ainsi que nous savons, identifie la possession de la vie sous ses divers aspects à la possession de Dieu.

« Ajoutons tout de suite que le bonheur est fondé sur la possession, c'est à dire sur la connaissance parfaite et profonde », qui, en fait, est inaccessible puisque la

situation de l'homme suppose l'ignorance de ses origines et de ses fins. Quelle est donc cette connaissance sans départ ni aboutissement, incapable de donner un sens à notre destinée? Et M. Duhamel met le terme à la démonstration par laquelle il lie la possession au bonheur, le bonheur à la connaissance, la connaissnce à Dieu, en affirmant: « C'est ainsi que des hommes qui ont une conception élevée du bonheur aspirent à la connaissance totale et définitive d'une perfection, d'un absolu qu'ils nomment Dieu. Le goût d'une vie éternelle est un noble et effréné besoin de possession. » Et si, dirons-nous, la vie éternelle et le Dieu extérieur existent? Alors nous pouvons invoquer l'un et l'autre le bénéfice du doute.

L'erreur d'un Duhamel est de maintenir le concept de Dieu sur un plan uniquement éthique (c'est à dire humain en fin de compte), tandis qu'il ne peut être établi que sur le plan métaphysique quand il écrit: « à mon avis ce n'est pas spécialement la ferveur religieuse qui fait le saint, c'est la conduite humaine d'un homme, ou mieux encore, c'est l'ordonnance de sa vie morale » il a raison d'un point de vue terrestre, mais il détourne (ce qu'il fait souvent, notamment pour le mot de grâce) un terme religieux de son sens chrétien. Un Saint dans le langage catholique n'est pas seulement un homme qui a obéi en toute conscience aux lois de la morale courante. M. Duhamel laïcise ce mot. Mais laissons cette querelle de terminologie, elle n'a d'intérêt que parce qu'elle montre le refus de notre auteur de s'engager sur le plan métaphysique, sa volonté arrêtée de se fixer en deçà du divin, à l'humain.

Or si l'on examine les grands courants de la littérature contemporaine, on est forcé de constater qu'ils sont au nombre de trois: un vaste courant d'approfondissement de l'être par la connaissance, un second, fonction du premier, qui conduit l'homme à la sympathie active de ses frères, un troisième qui le porte, se connaissant davantage, à découvrir les origines et les limites de sa destinée. Dans les deux premiers, M. Duhamel baigne pleinement, et sa meilleure richesse est dûe à cette pénétration et à cette sympathie. Il lui manque

peut-être pour prendre dans la littérature européenne d'aujourd'hui, la place que ses qualités psychologiques devraient lui donner, cette résonnance d'infini divin qui ennoblit un Rainer Maria Rilke et un Unamuno, qui fait le fond du maître des influences d'aujourd'hui : Dostoïevski.

M. Christian Sénéchal qui a écrit la meilleure étude critique qui ait été publiée jusqu'aujourd'hui sur M. Duhamel fait remarquer que cette *introduction à la vie lyrique* (suivant l'expression de M. Paul Desjardins), que l'œuvre de M. Duhamel semble avoir cherché à réaliser, manifeste pour la première fois, l'influence de l'Amérique sur l'Europe « Walt Whitman, dit-il, introduit par Bazalgette en France, fut avec Verhaeren l'un des parrains de la génération de 1900 ». Et effectivement Whitman a bien conseillé aux écrivains suivant l'expression de Duhamel « de parler directement aux hommes, de leur offrir immédiatement quelque chose où chacun puisse trouver de quoi consoler sa tristesse, atténuer son erreur, restaurer son courage. « L'influence d'Edgar Poë resta beaucoup plus limitée ». C'est en une ligne résumer le seul grief que nous imputions aux écrivains du genre de M. Duhamel : l'influence de Poë lui eût ajouté précisément ces préoccupations de découvertes métaphysiques que nous souhaiterions tant de lui voir adopter. Que cette influence ait été restreinte on en pourrait discuter. Un Rilke l'a subie et bien d'autres écrivains ont subi les influences, quant à leurs résultats identiques à celles de Poë, de Swedenborg et de Kirkegaard. De Strindberg à Rilke, d'Ibsen à Unamuno et Pirandello, la liste en serait longue. Que ce souci de découverte qui fait la haute valeur d'un écrivain ne le conduise pas à tenter de découvrir un « par delà l'humain », ne serait-ce que dans des allusions métapsychiques, voilà qui nous étonne.

Nous avons pu penser, quelques temps, que ce refus à la recherche métaphysique était chez lui, la conséquence d'une absence totale d'inquiétude. M. Duhamel pense volontiers que notre inquiétude n'est qu'un aspect de notre jeunesse, que nous sommes comme ces tout

jeunes gens dont il nous parle dans la *Possession du Monde,* qui « ont découvert l'île mystérieuse de la mélancolie et n'en veulent plus échapper », qui « ont un fier dédain des jouissances grossières et se réfugient dans la tristesse parce qu'ils ne connaissent pas encore la splendeur et la majesté de la joie. » Ces phrases qui nous ont le plus écarté de lui et qui écarteront de lui bien des jeunes hommes ne représentent pas le dernier état de sa pensée. Dans une des *Lettres au Patagon* intitulée: *Sur quelques aventures de l'esprit.* M. Duhamel a écrit quelques pages sur l'inquiétude des jeunes hommes, sur leur volonté de l'ordre, qui sont admirables de pénétration et d'amitié. Il souhaite à ses jeunes cadets de ne pas trouver trop tôt « ce repos que l'esprit courageux ne rencontre que dans la mort » montrant ainsi que sa sympathie humaine ne s'arrête ni dans le temps ni dans l'espace. Et a relire tels passages de son œuvre, on en vient à se demander si cet enracinement au réel et à l'humain n'a pas en lui quelque chose de trop volontaire pour ne pas masquer un sourd regret. « L'inquiétude théologique demeure le plus sensible souci du siècle », dit M. Duhamel, et nous comprenons bien que toute son œuvre justifie le soupçon de M. Henri Massis que M. Duhamel fasse trop sienne l'idée de William James que l'expérience religieuse est seulement une « nouvelle saveur s'ajoutant à la vie comme une pure grâce et qui suscite l'enthousiasme lyrique. » Car la ferveur religieuse est autre chose et bien davantage que l'exaltation dyonisiaque pour parente qu'elle en soit. Cependant la constatation de M. Duhamel prend un sens assez lourd si l'on considère que l'homme qui la fait tient à être un des chefs de ces « soucis du siècle » et en même temps a toujours laissé en dehors de lui les préoccupations théologiques. Et nous avons envie de lui dire, à lui en qui notre jeunesse a trouvé le soutien de sa générosité naturelle: « Vous qui nous avez aidé à comprendre, et à pénétrer dans les âmes, nous laisserez-vous toujours à la porte de la certitude et ne chercherez-vous jamais à continuer vos découvertes dans ce domaine métaphysique que notre jeunesse ne consent point à ignorer? »

DANIEL-ROPS

Épître Familière

pour André Gaillard

Café, vins et liqueurs, téléphone et billard.
Cette fille aux yeux doux, mon cher André Gaillard,
Violette fleurie à Puteaux loin de Parme,
Te séduirait sans doute autant qu'elle me charme
Si tu pouvais ici venir siffler un coup
De rouge et que ses bras entourassent ton cou.
A Marseille du moins quand tu liras ces lignes
Que ton cœur soit marqué par les plus tendres signes!
Café, vins et liqueurs, téléphone, billard
Et cette fille. Adieu, mon cher André Gaillard...

Philippe CHABANEIX.

Azur, Revue de Jeunes

Azur eut douze numéros, ce qui est beaucoup pour une petite revue. Vernon en était le directeur, Leveil, Morin, Silas et moi, les principaux collaborateurs et Landoux, le trésorier, car nous avions un trésorier. Trésorier ! ce mot nous charmait, nous incitait à rêver de Golconde.

Vernon représentait chez nous le lyrisme en ce qu'il a de plus élevé, de plus céleste. Il se nourrissait des œuvres de Keats et de Shelley, ne quittant guère ces demi-dieux que pour tenir commerce avec Eschyle et Pindare. Cela lui formait une assez agréable compagnie. Il nous donnait régulièrement des odes et de grands poèmes où l'étoile, la flamme, la vague et la nuée fraternisaient, conversaient le plain pied, si l'on peut dire, mais ces effusions sincères, qu'il mettait tout son cœur à déverser, jamais il ne put se résoudre à en relire le brouillon, à en revoir les épreuves. Leur dernier vers écrit, une lourde paresse l'accablait et comme il ne voulait déléguer personne à de si ingrates besognes, les lecteurs d'*Azur* trouvaient, par sa faute, dans chaque numéro, une jonchée de coquilles étranges, absurdes, enfantines, irréparables aussi, car nulle note de la rédaction ne les eût excusées,

Leveil était notre romancier. Non pas qu'il eût publié des romans, mais il en achevait un, il en projetait plusieurs autres. On y voyait de beaux jardins où de belles

jouvencelles prononçaient de beaux discours. Lès jardins étaient fleuris de corolles rares qui poussaient là comme en serre chaude. Les jouvencelles s'y promenaient, dévêtues ou voilées tout au plus de soie mauve; elles tenaient volontiers un lys à la main, parfois une orchidée de forme inconvenante et, dans leur cheveux « auburn », nuance précieuse, nattés en coquilles sur les oreilles, un lierre se mariait. Leur nudité obligeait Leveil à les placer dans un climat chaud, mais la plupart étaient du type préraphaélite anglais. Compliqués et pleins de méandres, les discours qu'elles murmuraient se distinguaient par du raffinement et une musicale subtilité. Elles se livraient à l'amour avec de robustes garçons bruns aux fortes épaules, aux cheveux bouclés, qui avaient pris le temps de se raser la barbe et la moustache avant de descendre au jardin. Cela faisait des couples charmants et il se passait dans les bosquets, boqueteaux et bocages du parc enchanté de fort voluptueuses scènes décrites par Leveil avec complaisance. Puis on dansait au son des vieilles musiques jouées sur des instruments anciens, on se baignait dans des vasques de porphyre, d'inévitable porphyre, où les jets d'eau balancés par la brise permettaient de se livrer à une hydrothérapie aussi savante que parfumée, enfin l'on se séchait au soleil et des tonnelles obscures, d'épais rinceaux de roses protecteurs, un pavillon persan, abritaient aussitôt de nouvelles amours, de nouvelles traitrises, qui trouvaient leur dénouement par l'emploi du poignard, des poisons bus dans de luxueuses coupes, du lacet de soie serré par les doigts d'un nègre, ou de celui de la simple mélancolie qui mène aux mortelles langueurs. Je laisse pour compte les paons criards, les gazelles mobiles et les serpents lovés dans l'herbe que fonce un crépuscule d'été.

Morin se présentait tout différemment : un clown de l'école de Banville qui serait allé se perfectionner à Naples et à Venise, un délicieux personnage, fantasque et surprenant, épris de poésie, qui venait mettre dans notre cénacle une note de gaité, la note irrésistible de son rire. Il savait être sérieux, un temps, pourvu que ce temps fut court. Son avis donné, il s'échappait par une pirouette, une culbute inattendue, faite dans le domaine de l'esprit.

Il aimait inventer des personnages absurdes qu'il nommait de noms cocasses et qu'il mêlait à nos entretiens.

Il fut la joie de nos réunions, et leur grâce. Je le voyais sous les traits d'un danseur italien ; je l'imaginais, gambadant sur une prairie, sans du tout en froisser les fleurs, dansant sur l'eau verte d'un étang, dansant encore sous la lune, dansant au crépuscule, un feu follet entre les doigts et nous révélant par ses danses le poème qu'il allait écrire.

Il dansait sa jeunesse ; il s'apprêtait à danser sa vie...

Avec Landoux, on redevient grave. Son amour des lettres ne l'a pas beaucoup éloigné des sciences qui l'intéressaient d'abord, qui, plus tard, le reprirent de façon exclusive, car il se fit, je crois, un nom dans la chimie. Sa poésie, écrite en prose, était, le plus souvent, souterraine et géologique. Nulle part il ne se sentait mieux, (plus au chaud disait Morin) que dans les entrailles de notre globe. En de longs dialogues rythmés, l'or, l'étain, le manganèse, le brome, le soufre et les cristaux de roche discouraient inlassablement. Morin, son ami intime, prétendait que les rhapsodies de Landoux l'épouvantaient, à cause d'une ancienne horreur, non encore apaisée, pour ce parent pauvre du chimiste, le pharmacien, dont la boutique lui était trop connue, et depuis trop longtemps :

Lorsque Landoux fait bavarder le manganèse,
Si fort que l'on s'amuse, on est mal à son aise.

Durant ce temps, *Azur* resplendissait. Nos réunions ne perdaient rien de leur exaltation: le plus fiévreux, le plus incontinent bavardage les animait toujours; nous adorions, nous détestions avec une ferveur pareille et, pour placer l'œuvre récemment lue, l'autel était prêt, tout comme le seau à ordures. Mais si vivante que semblât notre revue aimée, teinte par le ciel même, ses jours étaient cependant comptés.

Un vent d'amour qui devait tout diviser et tout détruire souffla sur la rédaction. D'abord Vernon s'éprit furieusement d'une jeune personne de notre ville. Elle fut décrite en strophes passionnées où son poète lui donna comme attributs l'auréole de la sainte, la nudité de la déesse et la transparence fumeuse du fantôme. Pour concilier ces perfections disparates, on s'arrangeait du mieux qu'on pouvait. Leveil se découvrit, presque en même temps, un goût immodéré pour quelqu'un d'autre, et des contes amoureux en avertirent, par mille ingénieux détours, les lecteurs d'*Azur*. Vernon et Leveil jouaient le dimanche, au tennis avec ces deux jeunes filles, d'ailleurs délicieuses, mais, dès le lundi, on ne plaisantait plus, on édifiait le temple de l'adorée, monument d'architecture très composite.

L'exemple fut contagieux: Morin s'éprit d'une chemisière jeune et jolie, chez qui il achetait ses cravates. Je reçus de lui quelques confidences:

« Dans le privé, je la nomme mon « entéléchie », ce qui la met tout de suite à son rang de noblesse. J'ai trouvé le mot dans Ronsard et je sais ce qu'il veut dire. »

Landoux découvrit que l'une de ses cousines était

charmante. Pour elle, il délaissa, un temps, les entrailles de la terre et les combinaisons chimiques qui s'y perpétuent. Par une singulière occurence, ce fut cette même cousine qu'il épousa, nombre d'années plus tard. Il l'aime encore, comme il aime encore la chimie.

De son côté, Silas faisait des sorties mystérieuses, inexpliquées. Il lui arrivait d'être absent deux jours de suite; d'autres fois, il consignait sa porte. Les bruits les plus flatteurs couraient à son propos. Pour les confirmer, il nous donnait des traductions de poèmes érotiques anciens. Enfin, moi, je cherchais mon idole, je la trouvais de temps à autre, je me fatiguais d'elle assez vite, mais avais soin de la chanter par avance. Ces chants, restés inédits, longtemps conservés, sont, je le crains, perdus pour les lettres: il me semble qu'un soir où je rappelais de vieux souvenirs, le feu en disposa.

Brusquement, nous vécûmes en plein drame.

Landoux s'étant permis une appréciation tendancieuse sur la cravate que portait Morin, celui-ci commença par lui dire de sa voix la plus douce que l'ironie était interdite aux chimistes, puis il se fâcha tout rouge et menaça son ami de lui botter les fesses.

Quinze jours après, Vernon commit l'irréparable erreur d'écrire ce vers:

Et comment serait-on vraiment belle étant blonde?

Leveil le couvrit aussitôt d'injures, car sa belle était blonde, sans contredit.

Silas disparut pendant huit jours, après avoir tenu publiquement ce propos qui nous fut vite répété:

«Je vais me reposer de la littérature de mes camarades: elle est aussi peu délectable qu'ils le sont eux-mêmes.»

Moi cependant, je tâchais d'arranger les choses et me

procurais de ce fait des ennemis dans tous les camps. Pour comble d'infortune, je reçus d'un de mes amis, élève de rhétorique supérieure à Paris, une lettre désobligeante en réponse à celle où je le priais de donner quelques pages au prochain numéro d'*Azur*. Il ne me cachait nullement que son intention était de ne jamais collaborer à une revue toute farcie de sottises où, pour ma part, j'accumulais à son avis les fautes de français, les fautes de goût et les impropriétés de termes. Je le traitai, en mon for intérieur, de pédant prétentieux, me réservant de le lui faire savoir, plus tard, de vive voix.

Enfin, nous fûmes frappés du dernier coup. Par une lettre circulaire, rédigée en bonne et due forme, Landoux nous annoça que la caisse d'*Azur* était vide et qu'il ne voyait aucun moyen de la remplir.

« Je reconnais ma chance ordinaire, dit Morin; Je préparais une longue épitaphe en vers où Lamartine, Hugo, Baudelaire et Verlaine pleuraient harmonieusement sur une tombe encore ouverte... voilà qu'on la ferme! »

Azur avait vécu et nous étions tous brouillés de façon brutale, irrémédiable, pensions-nous. Pour dire le vrai, durant près d'un mois après ce désastre, les anciens collaborateurs d'*Azur* se saluèrent à peine: on s'ignorait. Et puis on pensa que la causerie littéraire ne manquait pas de charme, que la passion des belles-lettres s'entretient par le commerce de leurs dévôts, qu'une simple question d'argent ne devait pas séparer des artistes...

Un soir, Leveil ayant rencontré Vernon dans la rue, lui demanda des nouvelles de son travail. Vernon, tout ému, répondit en s'enquérant des romans de Leveil. Le mardi suivant, nous fumâmes ensemble beaucoup de cigarettes et parlâmes de mille nobles choses, mais pas de nos amours. Néanmoins, l'âge d'or était passé.

GILBERT DE VOISINS.

A l'ombre des Sequoias

Ecoutez-moi, vous autres, qui traversez le seul, l'infini
désert;
Vous, déjà ombres! qui grincez telles les serrures moisies
de la solitude,
Ah! vous autres dans l'urne du silence comme les poussières, ces grimoires et les années!
— Et toi, je t'implore, ô femme la plus douce, toi la plus
chère,
O Reine par delà les mers, dans ces provinces de feuilles
et de lézards,
Souviens-toi, ô mon épouse qu'en ma lente détresse je ne
saurai plus nommer!
Car je souffre et la tristesse me voile éternellement la
miséricorde de vos mains.

Comme dans la soie océanique de l'onde et dans l'alcool
même des forêts vertes on entend le colloque des
panthères:
Vous autres dans l'asile que vous procurent les charmes
de la vie, écoutez donc ce drame de mort flambant
dans les houillières:

Les cavaliers de la nuit frappent à l'oreille de mon esprit;
Dans les cadences du crapaud, dans les paroles de l'amant
Ils me vantent leurs croyances et me parlent de la loi.
Moi j'attends, j'attends comme cette tige d'herbe abandonnée
Sous l'immense poids du firmament!

« L'ouverture de nos portes fabuleuses (Ah! ces chroniques élevées jusqu'à l'éclat auroral des lampes) étale notre science dans la rosée.

« Certains, à jamais! la chance qui vous amène à notre amour.

« Les suprêmes réseaux, les tubulures gravitent, et ces pylônes à niveau d'aisselle de l'artère souterraine!

« Profitons, en images profondes, de la double violence du végétal;

« Pupilles de l'orbe, nous vous avons tissées au grand soleil, à l'unisson de l'esprit.

« La discipline nous ordonne comme les écorces superposées de l'arbre et comme les sables océans dans l'étamine des ouragans.

« Si pure! l'eau des saisons part dans la plénitude de nos cadences;

« Et nous voici virils et forts à votre instar, oiseaux cinglant vers la haute mer.

« Or le chantier, c'est la couronne à ces fronts de rêve vertical!

« Là: ni camarades, ni toi par décence, ô fils aimant!

« Plutôt va courir (dans la pâmoison des filles) ta chance à la belle étoile! La blancheur souveraine des moulins et les fleurons de l'autre steppe voudront bien, ô charitables! te bercer.»

Moi j'exulte, je crache
sur quelle urine!
Ma colère éclate,
ma colère s'enflamme
dans ces résines,
dans la crinière du
lion!
Mais toi, coule! souf-
fle, ô voix,
comme les puissances
sidérales du sommeil!
Va donc remplir de
tes petits sables,
leurs cornées gluantes,
leurs prunelles nauséa-
bondes!
O bouche sonore dans
les membranes de l'o-
rage, ô bouche de pho-
nolithe,
par toi je leur jette la
pierre du mépris!

Au bas de la ville immonde, mon pouls ne cesse de me tourmenter. Mille fois j'ai arpenté cette horrible brique de lave; et certes, je me trouve à ce point extrême de la désolation. Mais pourquoi la mouche empestée des landes et l'immense oiseau à courant rapide viendront-ils tournoyer, vrombir dans ma cervelle; pourquoi donc la nuit, la grasse nuit des bouges se loge-t-elle sous ma peau?

Hargneux dans toutes mes dimensions, comme les palmiers du grand désert me faudra-t-il endurer, à outrance, cette solitude?

L'insecte qui solennel contemple les portes de l'espace;

Le crissement des laques, ces plantes, ces ongles vénéneux;

Et longs, maléfiques, gémissants, dans les sillons nocturnes du monde: ces vents de race déchainés : conjonction labiale et tout-à-fait apte à aiguiser l'ultime et pulmonaire pointe de mon angoisse.

La surdité me décolore. Accours, surmonte tes défaillances, flore vertigineuse, remplis-moi de ton élan! Car ô Nature, en toi réside mon seul espoir.

Oh! perdu comme un triste mot de l'in-folio! Ecolier

plaintif; larve méprisable, ou bourgeon même ignorant toute clairière, pour n'être enfin qu'une plante bistre dans la rage!

Mon berceau et ma langue sont ailleurs, sachez-le!, sur les bancs polaires, aux sommets des Andes, à votre guise!

Mon chant s'unifie dans la résonance abrupte des pierres mesurant l'abîme; chant d'une aube lucide, aux bords pompeux de la ramure; et je me fixe dans le plan mental de ma pâleur, ô chant eucharistique de la chaux.

Ah! mes larmes ne pourront plus dissoudre les muscles de la douleur.

C'est fait! le souvenir m'entraine: je m'éloigne de vous comme le corymbe au fort des brises.

Coureurs des champs, tous maitres du comptoir,

Hommes géants, je vous écris avec la sève hautaine de l'eucaliptus.

Sous les rouilles embrassez, bien sûr!, les délices du fer.

La route m'est dûment ouverte par ce duvet, sans fibres, astral dans le tourbillon des glaces;

Là je vous prépare le reflet des songes: à la dentelle d'orties dans l'herbe secrète et d'or.

Et vous, comme l'alphabet de ma parole, jaillissez (reines obliques dans la mémoire), ô feuilles éclatantes de ma sylve équatorienne!

Les vents lunaires plongent droit dans le jabot des grands oiseaux.

Toute ma grâce est dans l'adieu;

O tempes! me voici dans la lumière de Sa présence,

Et comme l'octave, dans le battement de ses paupières, sous l'astre de minuit.

Alfredo GANGOTENA.

Chroniques

LETTRE A EUGENE MARSAN

Vous avez fait vos livres, comme à Nuremberg on découpe les jeux de patience. Chacun d'eux ne livre de vous qu'une partie de vous-même et le lecteur vous retrouve en assemblant des pages souvent éloignées, des mots sans rapport apparent. Et malgré votre souci de rester classique — voici un mot élastique qui ne signifie pas grand chose aujourd'hui — vous êtes de ce temps.

Voilà ou nous en sommes, monsieur, nous lisons un livre avec cette joie un peu maligne qui étranglait nos pères lorsqu'ils s'essayaient aux charades du Correspondant. *Les livres aujourd'hui sont problèmes de mots croisés..*

*
* *

Nous n'avons plus le goût des lectures faciles. Les vers que nous comprenons trop clairement ne sont plus pour nous, et ceux qui écrivent pour le plaisir de raconter une histoire n'ont plus de lecteurs. Oh! j'entends bien que M. Georges Ohnet ou Maurice Dekobra ont toujours des lecteurs, mais ils n'osent l'avouer. Nous avons le goût de l'exégese et non celui du plaisir.

L'exemple de M. Gide est assez clair. Nous lisons l'Immoraliste *et la* Symphonie pastorale, *parce qu'ils nous est permis de nous tromper sur ce que nous découvrons de l'auteur. A peine paru,* Si le grain ne meurt *sou-*

lève des protestations parce qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir ce qu'on nous raconte. La mode des lunettes de couleur, qui changent toutes les valeurs, prévaut dans notre entendement, et nous n'y pouvons rien.

Et loin de vous blâmer d'avoir disséminé votre moi dans les Chambres du Plaisir (1), *je vous féliciterai d'avoir si brillamment brouillé le jeu.*

Jadis M. de Chateaubriand *exprimait sa pensée dominante dans la phrase principale, réservant aux incidents le soin d'en recueillir les débris. Ce jeu est périmé et il nous faut découvrir, souvent lointaine et noyée dans des tronçons de phrases, l'idée maitresse d'un auteur. Nous devons aux commentateurs de Proust ce procédé d'analyse. En lisant les* Chambres du Plaisir, *j'ai feint de m'intéresser à l'anecdote, entre tant de femmes aimées et caressées par le héros, j'ai feint de croire que l'une lui agréait pour la couleur des yeux, l'autre pour son accent, cette autre aussi pour ses cheveux où son sourire.*

C'étaient au demeurant d'excellentes raisons. Si elles n'étaient pas plausibles elles étaient commodes.

Dans Le Silence *vous évrivez :*

« J'aime aussi ton visage d'enfant, ta bonne bouche, tes bons yeux, ce front pensif. »

« J'aime aussi ton esprit », *poursuivez-vous. Et c'est là je crois raisons suffisantes.*

Si je ne jugeais le héros que par ces aveux, je pourrais faire une fiche d'amour sur lui, où j'écrirais :

« Il aimera chaque fois qu'il trouvera dans une femme un équilibre esthétique et intellectuel satisfaisant ! »

Et voilà que cet amoureux tombe dans la catégorie des flirteurs mondains, des hommes à femmes. Il porte en lui l'âme jeune du Vieux-Marcheur.

---

(1) Eugène Marsan. *Les Chambres du Plaisir.* N. R. F. 1926

Mais si je lis mieux, je trouve deux petites phrases qui donnent au livre son véritable sens humain. Un lecteur superficiel — et vous ne pourriez lui en vouloir sous un titre fait pour égarer et cet éternel souci que vous avez de brouiller les cartes — trouverait notre livre un peu léger, disons le mot un peu vide.

En lisant mieux dis-je, je note cet autre aveu, le seul que je cherchais:

« J'aime cette hardiesse que tu as su avoir, parce que tu m'aimais... »

« Tu m'aimais! »

Ainsi j'entends mieux la chose. Et c'est cela plus que la façon que vous avez d'écrire qui est classique.

Le XVIIe *siècle, a aimé l'amour, le* XIXe *a aimé le décor. Musset se pamait pour une* andalouse au sein bruni, *Chateaubriand goûtait les belles chrétiennes aux voiles souples, Hugo chantait des infantes lourdement gainées de soie, pas un n'eût aimé une femme nue qui aime.*

Mais aujourd'hui, Monsieur, il est difficile d'aimer de la sorte. Nous aussi avons pris le goût des Madones de wagons-lits, nous aimons les petites femmes nues de Music-Hall, avec le sentiment que leur nudité est un costume de bonne coupe. Nous ne sommes pas simples.

Ce sentiment grave que vous avez du péché d'amour — j'aime votre paganisme contradictoire ou tant de mots chrétiens se heurtent désespérés — vous le cachez sous des tentes capricieusement ornées par les coutumes italiennes ou les mœurs d'opérettes des bas quartiers d'Alger. Lorsque vous promenez l'idylle aux champs, avec Mion, les haies d'aubépines semblent être en pain azyme découpé.

Vous vous êtes débattu sans cesse entre le sentiment que vous avez de la liberté naturelle et ce goût que nous avons de l'artificiel.

Et j'aime votre livre monsieur, je l'aime pour cette incertitude qui vous voile et qui me fait hésiter sur mon goût. Ne voyez pas dans cette lettre un blâme quelconque, cest que voyez-vous, même dans une lettre il est difficile de dire simplement sa joie.

Est-ce un signe de civilisation ou de décadence cette manie que nous avons d'aimer les moteurs à temps multiples plutôt que le vieux moteur à deux temps? Je ne le sais pas, et il est difficile de conclure. Le mieux est de constater sans regret et sans se réjouir.

Tout a été dit, et nous en sommes si persuadés que nous essayons chaque jour de le dire autrement.

Cela n'est pourtant point nécessaire. Les hommes ont si peu de mémoire, et les modes sont fugitives.

Il doit y avoir une manière de reprendre les vieux grands drames d'une façon moins indigente que MM. Rivolet ou Poizat et d'une façon plus humaine que M. Jean Cocteau. Nous sommes sans doute civilisés, mais peu humains. Pouvons-nous reprocher à quelques jeunes gens de rompre le cadre et de s'évader de la réalité pour se rapprocher de l'âme?

Puissent-ils y réussir, monsieur, je suis persuadé que vous le souhaitez aussi sincèrement que moi.

Pierre HUMBOURG.

LIVRES

LE MOUVEMENT PERPETUEL, par *Louis Aragon* (N. R. F.)

Ce livre n'est dédié qu'à la poésie et ceux qui le liront devront souffrir quelque insulte.

Aussi bien ne met-on pas les mains dans le feu, mais dans les poches. Poésie qui n'est que poésie et qui t'engendres toi-même toi-même tu te détruis. « Il est inadmissible, disait à peu près André Breton, qu'un homme laisse la moindre trace de son passage sur terre »

Mais, ajouterons-nous, l'amour n'est pas que pour les chiens.

André GAILLARD

DANS LA LUMIERE DU CLOITRE, par *Charles Silvestre*. Chez Plon (Collection du Roseau d'Or.)

M. Charles Silvestre a passé quelque temps à Ligugé, couvent bénédictin. C'est aux séjours qu'il fit en ces lieux graves qu'il consacre son dernier ouvrage.

Dans la lumière du cloître marque un grand progrès et une plénitude jamais atteinte par son auteur. On respire dans ce livre l'adorable simplicité et la ferveur sereine de l'amour divin. L'auteur ne cède pas aux diversions littéraires. Son carnet est sobre. S'il s'attarde à la bibliothèque et à l'imprimerie de Ligugé nous ne l'en blâmerons même pas, car ne fut-ce pas une des missions les plus hautes des frères bénédictins que leur dévouement aux choses de l'esprit?.

Nul souci de scandale, nul désir d'attirer le public. Charles Silvestre a vu la semaine sainte à Ligugé; il nous raconte la merveilleuse joie qu'il a ressentie dans la communion des fières de St Benoit.

Quand on songe à quelles étranges expressions de leur foi aboutissent les catholiques, on se prend à goûter d'avantage encore le ton de calme, de vraie soumission, de réelle ardeur, de foi paysanne et saine que Silvestre sait toujours garder. (1)

Ce récit est d'une haute portée spirituelle. «La paix dans la joie par le sacrifice, tel est le dernier mot de la vie du cloître » affirme Armand Coste. C'est cette paix, cette joie et ce sacrifice que Silvestre a décrits.

Je copie ce passage sur la mort, pour donner une idée de la façon dont l'auteur exprime certains états de son âme dans l'atmosphère du couvent.

« *Les moines attendent paisiblement la mort. Ils la considèrent sans peur, et par l'humilité toute puissante ils l'ont pliée à leur tail-*

---

(1) Peut-être eût-il mieux valu pour l'auteur qu'un tel livre ne parût pas dans une collection qui a parmi ses collaborateurs trop de faiseurs d'anges. Sans doute à Peyrat de Bellac, où habite Silvestre, de telles contingences lui paraitront-elles ridicules Et cependant souvenez-vous de la porte de Ligugé, Silvestre, où ne passeront jamais les petits messieurs que vous connaissez, car le couvent de St Benoit ne sera jamais un cirque, n'est-ce pas, tant qu'un moine de sang noble y survivra?

le. Il ne faut pas élever la voix pour célébrer la fin de ces saints et de ces justes. Il suffit d'en accepter l'exemple.

Toute leur vie, ils ont été, à travers des mortifications secrètes, comme de porte en porte, jusqu'à la dernière, qui tourne en silence et s'ouvre sur Dieu. Ils ont voulu que leurs prières, leurs chants leur travail, leurs combats, leur nourriture et leur repos même, chaque battement du cœur, tout rayon de la pensée, préparent cet instant sacré. »

Charles Silvestre sait bien que je n'accepte pas les conclusions que l'on tirera de son livre. Il sait bien aussi que j'aime trop les légendes, qui sont les plus beaux romans du monde, pour ne pas aimer celles qui forment la troisième partie de sa *Lumière du Cloître*. Réconfortantes histoires! La naïveté du monde est le signe de son éternelle jeunesse.

Car, n'en déplaise à Saint Martin, si Jésus revenait sur la terre costumé comme vous et moi, croyez-vous que les bonnes gens qui hantent les églises de Rome ou de Genève l'aimeraient? Ah! nos belles légendes, Silvestre: le père Noël avec sa barbe et sa hotte, St Pierre tenant sa grosse clef, la Madone magnifiquement vêtue et si jolie et si bien faite, Jésus couvert de pourpre et d'or...

Cependant chez les frères de St Benoit notre auteur va respirer du bon air pour son esprit. Cela me touche beaucoup. Silvestre, en effet, ne nous accable pas de théories et tout simplement se contredit à chaque fois que son âme le désire, pourvu qu'il gagne la joie de la poésie: il appellera cela s'approcher de Dieu. On ne peut être moins dogmatique et plus vivant. C'est une charmante introduction à la vie dévote. (1)

Georges BOURGUET.

---

(1) J'apprends que le prix *Fémina — Vie heureuse* vient de récompenser Charles Silvestre pour son roman *Prodige du cœur*. Je me réjouis de cette nouvelle. Mais si on a donné le prix *Fémina — Vie heureuse* à Charles Silvestre pour *Prodige du Cœur*, qu'on me laisse regretter qu'il n'y ait pas dix prix *Fémina* pour récompenser *Dans la lumière du Cloître*.

LE THÉATRE DE MAURICE BOISSARD, par *Paul Léautaud* (tome 1) (Nouvelle Revue Française).

Voici le premier recueil des chroniques sur le théâtre de M. Paul Léautaud, qui va des années 1907 à 1915. Maurice Boissard! nom prestigieux, terreur des directeurs de revues en même temps que désirable collaborateur.

Cet homme n'est pas de ce siècle. C'est « un esprit fort » comme on disait jadis. C'est aussi un profond moraliste. Que ne vécut notre héros à la fin du XVIIIe, on l'aurait fêté. Il n'a pas froid aux yeux, dit son franc-penser, prolonge de douces manies et présente un aspect physique qui inquiète. Il n'est pas laid tant il a d'originalité; on ne saurait lui trouver, cependant beaucoup d'agrément à première vue. Bizarre homme! J'aimerais le surprendre seul avec ses chants et ses chiens: sans doute aurait-on la clé de Buissard et, ensuite, une grande tendresse pour Léautaud.

Il prétend s'ennuyer et déteste toute « littérature ». Les hommes lui paraissent plats et leur intelligence trop rare. Le hasard en outre, voulut qu'il allât au théâtre, et par profession. Cet homme qui avait horreur de l'artificiel, eut l'horrible privilège de voir quantité de fantoches pleurer, rire, gémir, espérer, en n'étant jamais dupe, en ne pouvant pas l'être. Il a dû souffrir.

Ses chroniques sont l'histoire de cette souffrance. Au sortir de la salle dorée, il n'a pas d'enthousiasme et pas de haine. Il demeure clairvoyant. L'esprit tout orné de rêveries ou de pensées précises, il juge les productions éphémères du théâtre avec bon sens. Ce bon sens est à rebours du sens commun comme il arrive bien souvent. Et si l'on est surpris qu'après tant d'années, alors que l'on ne se souvient même plus des pièces dont il rendit compte, ces pages demeurent vivantes, on s'explique aisément ce miracle en constatant que les spectacles furent le truchement grâce auquel Léautaud-Boissard nous entretint de ses goûts, de son humeur ou de sa fantaisie.

Procédé dangereux et que bien peu de critiques pourraient encore poursuivre. L'originalité de l'écrivain est de réussir, à propos d'un sujet particulièrement limité, l'histoire de son esprit. Ce dernier apparait volontairement tyrannique. coincé dans des partis-pris, audacieux jusqu'au cynisme. Aucun respect des idoles, aucune pruderie, une franchise que ne tempère aucun cal-

cul, le plaisir de montrer, sans y prendre garde, son observation de la vie. Il raconte tout bonnement ce que les gens n'osent plus dire. Son rire est une vengeance saine, sa moquerie délivre des contraintes.

A lire cet ouvrage on se sent mieux d'aplomb. Les choses prennent la transparence du cristal. Son injustice choquera les peureux que le grand air étourdi, les malades qui se calfeutrent dans les chaudes habitudes. La pensée de Boissard est un coup de poing en pleine figure. Tant pis si les nez saigent, si les visages se bossèlent. Enfin on va pouvoir rire.

On se sent en famille, sur la bonne terre française. La cuisine retentit des préparatifs sonores du diner; devant la haute cheminée, où flambent les troncs de bois et les sarments, se dorent les rôtis; les chasseurs content les exploits de la journée, histoires, fleurs de l'imagination. Et les servantes, qui font plus beaux les hommes, servent la soupe chaude.

— « Boissard, racontez-nous comment vous avez abattu le lièvre juif. »

Ah! pour le rire, qui est bon pour le corps comme du vin, nous rendons grâce à M. Léautaud.

Georges BOURGUET.

STENDHAL EPICIER OU LES INFORTUNES DE MELANIE, par *Paul Arbelet* (Plon).

Nous étions fort mal renseignés sur le séjour que fit Stendhal dans notre ville en 1805 et 1806 et son journal par endroits si minutieux est par trop bref sur ce point.

Grâce aux recherches de notre ami François Prieur nous connaissions bien la maison ou vécut l'auteur de la Chartreuse de Parme (plus exactement où il venait travailler) dans cette rue étroite que les Marseillais d'il y a cent vingt ans désignaient encore du nom musical et charmant de rue *du Vieux Concert*, mais que le progrès avait déjà baptisée rue Venture. C'était là le plus clair de nos connaissances. M. Paul Arbelet, beyliste fervent, vient d'écrire l'histoire de ce séjour à Marseille et de la liaison qui commença et finit avec lui.

Par une ruse bien stendhalienne Beyle avait laissé croire à la tragédienne Mélanie Guilbert que seul son amour pour elle l'ap-

pelait à Marseille. En réalité il y venait avec le désir de faire fortune « dans la banque » et provisoirement dans l'épicerie.

M. Arbelet nous donne de cet amour, de ses causes, son évolution et sa fin, le commentaire le plus serré et le plus pénétrant. Son étude est celle d'une histoire et d'un psychologue. Je ne lui ferai qu'un reproche. Il ne ressort ni des protestations de Mélanie Guilbert, ni des affirmations de Fortuné Mante que l'amour de la tragédienne pour Beyle fut aussi profond que le dit M. Arbelet. Quelques raisons nous permettent de douter sinon de l'existence du moins de la profondeur de cet amour: Beyle n'était pas beau et les qualités par lesquelles il pouvait séduire n'étaient pas précisément celles auxquelles dut être sensible la femme que M. Arbelet lui-même nous dépeint comme un esprit assez borné. D'autre part M. Arbelet ne réussit pas à justifier Mélanie de certain soupçon d'infidélité, et cette infidélité à laquelle croyait Beyle, à laquelle M. Arbelet n'est pas éloigné de croire est une deuxième présomption, on l'avouera, en faveur de mon opinion. Enfin Beyle lui-même doutait de l'amour de sa maitresse comme de sa fidélité. « L'étude que j'ai faite des passions, écrivait-il à sa sœur me rend soupçonneux parce que je vois tous les possibles. » Soit. Mais si l'abus de l'esprit d'analyse est un motif de souffrir je ne puis cependant me résoudre à croire qu'il détruise la clairvoyance et qu'un Stendhal, un Proust soient dans les rencontres de la vie quotidienne moins clairvoyants que le premier venu.

Quant à l'amour de Stendhal pour Mélanie, amour violent à la fois et superficiel, on ne peut qu'être d'accord avec M. Arbelet. Il semble bien en effet que ce fut la tragédienne et non la femme qu'aima Stendhal, et que du jour où il la vit jouer, et jouer médiocrement, (1) son amour pour elle était compromis.

Jean PHILIPON.

---

(1) Nous possédons le compte-rendu du *Journal des sciences et des arts* et le propre aveu de Stendhal qui écrivait, après la représentation, ces simples mots: « *Vu jouer les Templiers and she for the first time... She has a charming white crown.* » Cet anglais est éloquent.

LES BOURREAUX, par *Henri Barbusse* (Flammarion).

Un reportage important sur la terreur blanche exercée dans les Balkans depuis la guerre: en Bulgarie contre les paysans, en Serbie contre les Croates et les autonomistes partisans de Raditch; en Roumanie contre les Bessarabiens sous le mauvais, et plus ou moins faux, prétexte de relations suivies avec les Soviets.

La documentation très importante se compose de textes officiels et de rapports de jugements et d'exécution d'un côté, de l'autre de statistiques et d'enquêtes sur les régimes.

Il ne reste aucun doute sur la façon sanglante dont ont été réprimés dans ces pays les moindres désirs de liberté et comment l'esprit y est baillonné.

Une fois de plus, notons la servilité de la grande presse internationale qui a fait le silence sur ces atrocités et qui le fera, pour ne pas changer, sur le livre de Barbusse.

THÉATRE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI *par Jules Marsan* (Editions des Cahiers Libres).

A partir de 1850, Alexandre Dumas fils découvre entre bien des outrances la grande et vraie « pièce moderne ». Jusqu'au Théâtre libre, il va demeurer seul avec à ses côtés tous les fabricants du théâtre bourgeois: Augier, Molière Louis-Philippard; Scribe, travailleur en série sur commande ou non, de qui hériteront les Sardou, les Frondaie, les Méré, les Kisteamackers — j'en néglige — tout ce théâtre « public » qui ne vaut pas la plus mauvaise tragédie néo-classique.

Révélation de Becque avec à sa suite Curel et Lenormand (ne pas oublier l'influence d'Ibsen) cependant que Porto-Riche engendre — hélas — Bataille, Donnay et Cie.

On aurait aimé que ce livre très documenté et très intelligent se soit prolongé par une vue d'ensemble des efforts actuels.

Il n'est pas suffisant de noter l'influence de Freud ou celle de Pirandello, et de parler des intimistes et de Romains, ou de Claudel et de Maeterlink.

Il y a autre chose: cet effort de libération qui remonte à Gany Saint Pol Roux, Apollinaire, et qui dévie soit vers le ballet complexe soit vers le théâtre pur.

André GAILLARD.

ARMAND, par *Emmanuel Bove*, (Emile Paul).

Emmanuel Bove paraît un des romanciers les mieux doués de la jeune génération. Sa langue est pleine, harmonieuse bien que la concordance des temps y soit observée d'une manière parfois un peu lourde.

Ses qualités de robustesse et d'observation de vie dénoncent l'écrivain né. Les trouvailles et les notations imagées sont amenées sans effort apparent et il excelle dans l'art difficile de mettre les personnages en valeur avec des procédés simples comme la vie même.

Son Armand est une nouvelle composée en roman; aussi l'intérêt de l'intrigue languit-il durant les deux premiers tiers du volume, mais la densité d'émotion qui anime les dernières pages est de celle avec laquelle on mesure les autres œuvres.

A la lecture de ce livre, l'écrivain m'est, toutefois, infiniment plus sympathique que sa création d'Armand. Les qualités d'analyse et de clairvoyance intérieures dont Bove fait si généreusement don à son personnage ne me paraissent pas en rapport des attitudes et des qualités d'âme qu'il lui prête; Armand est plus un faible qu'un sensitif mais la perspicacité de l'écrivain semble s'être transposée dans le caractère du personnage et ce fait n'est pas pour lui donner un moindre relief.

Le récit à la première personne, tout en notations est habilement mené, avec des incidences qui portent les yeux sur le paysage de la mémoire.

Le thème, une branche d'homme qui casse, est émouvant comme l'amour même.

Jean MALAN

•

L'OMBRE SUR LA ROUTE, par *E. Contard*.

Avec une inexpérience charmante, un cœur resté candide et de louables intentions, Eugénie Contard romance un journal de jeune fille. Son livre écrit dans une prose un peu uniforme vaut surtout par l'absence de métier où transparait parfois une simplicité précieuse. Tout compte fait, les jeunes filles ne sont ni plus sottes, ni moins personnages de roman que les filles tout court. Nous ne nous attachons pas suffisamment à la formation de la sensibilité de celles qui seront plus tard nos femmes

ou nos maitresses. L'image de la vie déformée par la candeur est une fleur trop oubliée entre les pages des albums, les feuilleter nous éviterait à coup sûr bien des déboires.

J. M.

JACK LONDON: *Le Talon de Fer; Le Tourbillon; La Vallée de la Lune;* Traduction de Louis Postif. (Crès).

Un zèle indiscret peut desservir autant que le mépris. Rares sont les auteurs dont toute la production vaut d'être soulignée ou traduite. Et quand l'œuvre d'un écrivain comporte une partie « commerciale » autant vaudrait, pour sa gloire, la laisser dans l'ombre. Cette pensée m'est suggérée par la lecture de quelques volumes de Jack London que seul, ou en collaboration avec M. Paul Gruyer, vient de traduire M. Louis Postif. London lui-même nous laisse entendre, dans son admirable Martin Eden, que la littérature devint pour lui au lendemain du succès une manière de « business ». Et son énorme production de quelque cinquante volumes s'en ressent. A côté du barde de la force virile et de l'impassible émotion, à côté du professeur d'énergie, il ne nous déplait pas de trouver le champion fraternel des humbles et des déshérités, mais nous déplorons qu'il adopte, pour ses réquisitoires, la voix du journaliste ou du prédicant. En ses œuvres les plus caractéristiques: Martin Eden, le Vagabond des Etoiles, l'Appel de la Forêt, l'Amour de la Vie, Jerry dans l'Ile, des pages d'instinctive beauté, des concisions à la Kipling, des caractères inquiets de héros Conradiens nous faisaient oublier maintes faiblesses de style, maintes fautes de goût, maints accents vulgaires. Mais lorsqu'à l'instar de Wells, et sans le génie du grand Anglais, London écrit des romans sociaux et entreprend après tant d'autres de dénoncer l'infamie de notre époque, la pauvreté de son affabulation et sa déclamation maladroite ont de quoi déconcerter. Rendons-lui justice cependant : il n'est pas de ceux qui décrivent du fond d'un moelleux fauteuil la misère des déshérités. Pour nous la faire toucher du doigt, il a vécu parmi les dépourvus, il a passé des semaines cruelles parmi le « Peuple de l'Abîme ». Et il a écrit sur la misère du West End de Londres un livre sincère et indigné, qui pourrait être un beau livre s'il était mieux qu'un reportage.

Dans le Talon de Fer de même, dans le Tourbillon et la Vallée de la Lune, romans enfantins ou banales anticipations, le mépris de la forme, l'indigence de la pensée et le développement trop prévu nous font hausser les épaules et penser à ces fervents lecteurs de Bible, contempteurs déclarés des cultes officiels, qui chevauchent chaque borne de carrefour, pour haranguer leurs frères.

On exige plus d'un grand écrivain que du premier venu des hommes de la rue. Les volumes de London que je viens de citer nous révèlent un esprit insatisfait, une âme ardente et généreuse. Mais pour lui avoir reconnu du génie, nous lui demandions mieux que de la bonne volonté. Et il eût été plus sage sans doute, — sinon moins profitable — de passer sous silence toute une partie de son œuvre, et de laisser inédits des ouvrages que notre ignorance aurait, pour la plus grande gloire de London, égalés aux plus fortes et aux plus nobles de ses productions.

Philippe NEEL.

REVUES

SELECTION (15 octobre) : La pièce de G. Ribemont-Dessaignes, *Arc en Ciel*, représentée le printemps dernier. Ophélie est un mannequin de cire qu'aime l'astronome David. Ecoutez ce chant d'Ophélie :

N'avoir rien à soi que les regards
Qui courent sur vous comme des mouches,
Pauvre fleur,
Dans la cage des sentiments,
Et le bocal des désirs,
Nourriture des papillons de chou.
Pourtant mon cœur est une petite araignée rouge
Capable de dévorer le soleil et l'Afrique.
Entre mes lèvres éclatent
La Virginie et la Chine.
Hélas, hélas, qui donc mène le balancier du pendule ?

Et voici la mélancolie du solitaire David :

Il en est toujours ainsi des apparences.
On ne peut savoir ce qu'il y a de caché dans une guitare ou dans une nymphe en marbre.
C'est à vous dégoûter d'être savant.
Mais les nombres froids sont aussi séduisants que les lèvres des sourires.
Ma chambre à coucher à moi est dans le zodiaque.
Le bien et le mal où sont-ils?
Sur ma table de nuit, loin des rêves.

Et l'astronome ne possèdera pas Ophélie car le coiffeur propriétaire du mannequin tuera David. Cependant voici que les chasseurs « emportent Ophélie sur leurs épaules comme une bête morte », Ophélie qui s'est pâmée en criant :

Ah! ah! possédée...
Ah...

LA REVUE EUROPEENNE (Novembre) : *Joad*, par Valéry Larbaud. M. Pierre de Lanux, parle avec pertinence *Sur le cosmopolitisme*.

« Une forte conscience nationale est le point d'appui nécessaire de cette entreprise d'assimilation internationale. Et il faut prendre ici le mot « national » dans le sens même où l'on entend pousser l'application du terme « international ». Conscience géographique et physique de mon pays, si je veux toucher la réalité de tels climats lointains, conscience de ma race et de mes traditions si je veux, de telles coutumes étrangères, peser la valeur pour ceux mêmes qui les pratiquent, conscience historique et politique de ma nation si je veux comprendre les mouvements sociaux qui occupent ces gens chez qui je vais vivre. Autant de lacunes dans ma formation nationale, autant de trous dans les images qui vont naître au-delà... »

Dit-il. Il ajoute plus loin :

« Le cosmopolitisme atteint tout son effet lorsque l'on n'a plus qu'à rouvrir, en quelque sorte, les sens qu'un autre devrait d'abord et péniblement acquérir. *Il ne s'agit pas de devenir, à tour de rôle l'Italien moyen, l'Allemand moyen — l'idée serait puérile. Mais avoir un « soi » italien, et s'il se peut, quelques souvenirs d'une enfance italienne, réelle ou maginaire.* »

Enfin M. Pierre de Lanux conclut par un éloge de la personnalité humaine qui nous a beaucoup touché et que voici:

Un ami me dit: « Le mystère s'en va. Tout s'éclaircit, mais j'envie ceux pour qui le monde étranger reste étrange, et garde ses secrets. Bientôt nous comprendrons trop, et trop vite.

Mais ce mystère en partie dissipé, retrouvons-le donc en nous-mêmes, inépuisable. Il en reste assez pour contenter les plus difficiles. Et si le cosmopolite ne sait pas rejoindre la surprise, avec tous ces échanges imprévus, subtils ou violents par quoi, à travers lui, s'affrontent les génies de tant de races — c'est qu'il n'est pas, lui, « bon pour le mystère ».

LES MARGES (15 novembre) : Dans la chronique d'Adolphe Basler sur les *Beaux Arts* nous avons lu avec émotion deux lettres de Guillaume Apollinaire que nous reproduisons:

Paris, 8 *décembre* 1911.

Cher Monsieur Soffici. J'ai reçu avec un grand plaisir votre beau livre sur Rimbaud. Je l'ai annoncé dans l'Intran, *car je ne puis pas grand chose à Paris pour ce vol. Je suis heureux que ma note vous ait plu. J'aurai volontiers signalé dans la France jugée à l'étranger votre article sur Picasso et Braque mais cela n'a pas séduit ces Messieurs du Mercure. Qui est M. H. des Pruraux? Je pense que c'est vous. Vous êtes injuste pour les cubistes non pas dans vos conclusions mais au moins dans le cas tout particulier que vous faites de Braque qui doit bien plus à Picasso qu'ils ne doivent eux-mêmes. Pour moi voilà les noms des personnalités les plus marquantes dans la jeune peinture contemporaine. Je ne l'écrirai pas dans un article en ce moment mais je le pense.*

ORDRE ALPHABETIQUE.

Derain.
Dufy (pour les petites choses.)
Marie Laurencin.
Matisse.
Picasso.

Cinq personnalités vivaces et très différentes les unes des autres mais très fortes.

A vous de cœur.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

De la seconde (26 janvier 1912), extrayons le passage suivant:

Le Fauconnier vient d'être nommé professeur à la Palette en remplacement de J.-E. Blanche lui-même. Rien que cela. C'est en mauvais goût, un prêté pour un rendu. En littérature il en est de même et la médiocrité se tient toujours au premier rang car les médiocres ne sont pas paresseux, ils travaillent sans peine. Et soyez assuré que vos Futuristes feront leur chemin en Italie. A vrai dire je ne connais pas encore leur peinture mais je me doute de ce qu'elle doit être. Si ces gens avaient un succès de presse ici je n'en serais point étonné. La publicité aurait ainsi porté ses fruits. Et vous savez que la publicité est beaucoup aujourd'hui..

LA REVUE HEBDOMADAIRE (Novembre) : Dans les quatre fascicules de ce mois nous avons remarqué la très belle *Vie de Henri IV* par Pierre de Lanux. Dans le fascicule du 27 novembre signalons de M. Ferri-Pisani un reportage, *Ouvriers d'Amérique*, dont la naïveté fera sourire les lecteurs les moins avertis des questions sociales.

Ce même fascicule contient le début de la *Confession d'un bolcheviste* qui, par contre, est d'un remarquable intérêt.

LE MERCURE DE FLANDRE (Novembre) : Une préface de Paul Valéry à des poèmes d'André Lebey. Cette préface est la reproduction d'une causerie prononcée par Valéry chez madame Aurel le 5 juillet 1917. Je crois que l'on imprime cette causerie pour la première fois. Elle est bien curieuse et troublante.

LA NOUVELLE EQUIPE (Novembre) : La jeune revue belge est toute fière d'un mot que lui adressa *spontanément* « l'illustre philosophe français Jacques Maritain ». J'écrivais à cette place le mois dernier à propos de ce recueil: « une nouvelle revue consacrée à M. Maritain ». L'illustre philosophe l'a bien compris.

« Vous vous rendez compte de la gravité de l'heure, vous vous dirigez, sous le signe de St Thomas, vers l'œuvre immense de la restauration de l'unité spirituelle », écrit ce dernier.

Ambitionner l'unité spirituelle du monde et lire St Thomas assis sur le trône de St Pierre... Si M. Maritain est un maître ironiste, son influence est par trop pernicieuse.

MEMENTO: *La Nouvelle Revue Française; Europe; Mercure de France; La Revue Belge; Les Amitiés Foréziennes et Vellaves; La Revue du Centre; Le Feu; La Tramontane; Oc, etc...*

G. B.

Il nous plait de signaler à nos lecteurs les journaux dans lesquels ils trouveront un *Courrier des Lettres* qui les tiendra au courant, au jour le jour, des évènements littéraires. Nos lecteurs n'ignorent pas que c'est M. Léon Bailby qui, le premier en France, ouvrit les colonnes de son journal, l'*Intransigeant* à Fernand Divoire pour y tenir une chronique journalière des lettres. Ce fut un triomphe.

Nos lecteurs liront toujours avec fruit les courriers de:

Les Treize	dans *l'Intransigeant*
Léon Treich	dans *l'Avenir*
Les Volontaires	dans *la Volonté*
Pierre Scize	dan l'*Impartial Français*
Orion	dans *l'Action Française*
Les Alguazils	dans *le Figaro*

Et ceux de: *Comœdia*, *Le Nouveau Siècle*, *Paris-Soir*, etc....

G. B.

LETTRES ETRANGERES

OTTO GRAUTOFF. — *Das gegenwartige Frankreich.* (*H.* Meyer' s Buchdruckerei, Halberstadt).

Il y a peu d'hommes qui étudient la France avec autant de subtilité et d'intelligente sympathie qu'Otto Grautoff. Le livre qu'il vient de publier sur « la France actuelle » en est une des meilleures preuves. Sans parti-pris, aidé par un esprit critique très fin et très averti, il examine notre art et notre littérature, en homme parfaitement au courant des choses de France. Attentif à toutes les manifestations de notre activité intellectuelle, il découvre les grandes lignes de notre pensée, les caractères principaux de notre littérature actuelle, et en même temps il analyse la vie artistique de la province, les organisations officielles des étudiants, le collège de France, etc... Et il joint à ce volume une liste des livres parus entre 1919 et 1926 qu'il juge capa-

bles d'exprimer le plus clairement les tendances nouvelles de notre littérature. Ce livre est pour nous d'une très grande utilité puisqu'il nous montre l'intérêt avec lequel les œuvres françaises sont étudiées à l'étranger, et nous apprécions les services qu'il doit rendre aux Allemands désireux d'être guidés dans ce labyrinthe qu'est pour le profane une littérature étrangère. Il serait à souhaiter que nou puissions avoir un jour en France un ouvrage analogue sur l'Allemagne. Remercions Otto Grautoff d'ajouter un nouveau livre à tous ceux qu'il a déjà consacrés à l'analyse de notre peinture et de notre littérature. C'est grace à de pareilles initiatives que se ressèrent les liens d'intelligence et de sympathie entre les nations.

*
* *

JOHANNES SCHERR. — *Menschliche Tragikomodie.* — *Ludwig Fulda: Die Durchgangerin.* — *Einar Mikkelsen: Der Gleischerteufel.* — *Joseph Ponlen: Die Bockreiter.* — *Oskar Sonnlecher. Grüne Tage, Grüne Nacte.* — *Siegfried Kallenberg: Richard Stauss.* — *Max Sidow: Spiel mit deum Feuer.* (Editions Reclam, Leipzig).

Les caprices du change rendent bien difficile au lecteur français l'achat des livres allemands. Une collection qui offre pour un prix minime des ouvrages intéressants agréablement présentés leur est tout a fait utile, et les Editions Reclam répondent parfaitement à cette nécessité. Elles se recommandent par le choix des auteurs, parmi lesquels figurent quelques uns des plus grands noms de la littérature allemande actuelle, et de très bonnes traductions d'écrivains étrangers. Les derniers volumes parus nous apportent des nouvelles de Max Sidow, d'Oskar Sonnlechner, d'Einar Mikelsen, une partie de l'ouvrage devenu classique de l'historien Johannes Scherr, plein de considérations très originales sur Rome et la Grèce, une agréable comédie de Fulda, un curieux roman de Joseph Ponten, et une biographie de Richard Strauss par S. Kallenberg. Tous ces petits volumes sont édités avec un goût parfait, et s'accordent heureusement avec les budgets les plus modestes.

Marcel BRION.

LES REVUES

INVIDIDUALITAT (Bâle). — Cette intéressante revue est très importante pour la connaissance du mouvement philosophique suisse, surtout celui qui évolue autour de Dornach. La pensée de Rudolf Steiner s'y traduit par des œuvres nédites du maître et des articles de ses disciples d'un esprit nettement anthroposophique. A côté de cela d'excellentes études de littérature et d'art dues principalement à Willy Storrer, H. Keller, H. Muenzer, Gustav Gamper, etc...

ZAPAD I VOSTOK (Moscou). — La position de la Russie, au point de jonction de l'Europe et de l'Asie, la rend particulièrement accessible aux deux grands courants intellectuels. Le titre de cette Revue « Occident et Orient » et la composition de son premier sommaire en sont une excellente preuve. L'Occident y figure par des articles de A. Efros sur Luigi Pirandello, I. Stechnev sur Kurt Kleber, B. Pesis sur Fernand Divoire et « de Dada au Surrealisme », I. A. Kachkin sur Edgar Lee-Masters P. S. Kogan sur Romain Rolland. Du côté oriental une étude de N. Popov-Tativa sur la Réforme de la langue chinoise, et de A. E. Kodorov sur la culture chinoise. Un très utile article de Lunatcharski « Entre l'Orient et l'Occident. » Des notes critiques sur les livres les plus significatifs récemment parus en Europe.

THEATRE ARTS MONTHLY (New-York). — On sait le développement considérable que le théatre moderne a pris aux Etats-Unis. Cette revue l'étudie avec beaucoup de pénétration dans « The seed of a city's life », par Frédéric Mc Connell. « The English Scene, 1926 », par Ashley Duke, « Royal roads to Acting », par Monroste, J. Moses. Un examen des nouvelles pièces du mois par John Mason Brown.

NEUE SCHWEIZER RUNDSCHAU (Zürich). — « Spéculations sur l'esprit », par Enrst Howald, Pan-européanisme ou Société des Nations, par William Martin; Esprit et aspect du Bolchevisme, par W. Jollos; L'art suisse, par Max Billeter.

REVISTA DE OCCIDENTE (Madrid). — Aldous Huxley: Le Monocle; Werner Sombart: La vie économique de l'avenir.

DIE LITERARISCHE WELT (Berlin). — Le numéro du 3 décembre est consacré aux livres d'enfants. Articles de Walter Benjamin, Ernst Bloch, Siegfried Bernfeld, Willy Haas, Gina Kaus, etc...

IL BARETTI (Turin). — L. Vincinti : Stefan George et la guerre. — S. Caramella: L'actualité de Dickens. — G. Zorzi: En relisant Bruno, A. Cajumi: L'humanité d'un saint.

INTERNATIONAL STUDIO (New-York). — Les gravures de Claude Lorrain, par F. E. Washburn Freund. — Les Miroirs de Metal, chez les Anciens, par Whitney Allen. — Les peintres de fleurs ontemporains, par Margaret Brenning, etc...

THE ARTS (New-York). — Les Expositions en Allemagne, par Helen Appleton Read. — Aix-en-Provence, par Virgil Barker. — Marcel Gromaire, par Jacques Mauny, etc...

THE NEW REPUBLIC (New-York). — Le jazz et l'art populaire, par Waldo Franck. — L'Angleterre restreindra-t-elle les placements étrangers? par J. M. Keynes. — Poèmes, de Conrad Aiken, Louise Bogan, George Dillon.

DIE WELTBUHNE (Berlin). — Le théâtre viennois, par Alfred Polgar-Mozart, par Annette Kolb. — Pensées, par Eduard Saenger.

KINEMATOGRAPH (Berlin). — La technique des constructions en perspective, par Georg Otto Stuidt.

DIE LICHTBILDBUHNE (Berlin). — On reparle du film russe « Cuirassé Potemkine » au Reichstag. — Le Ministre Külz déclare que l'interdiction du ce film n'est pas compatible avec les lois du Reich.

Marcel BRION.

Explications

C'est un terme à la mode. Ils sont quelques-uns: commentaires, éclaircissements, explications qui reviennent à plaisir sous la plume de nos contemporains, et on reconnait à cela les époques de transition où toute démarche vers l'obscur se doit faire avec des précautions de langage et de pensée.

Précisons: il n'est nul besoin de faire la clarté sur nos intentions. Elles sont aussu claires que pourrait l'être la poésie sans les poètes. Il ne s'agit ici — puisque la coutume veut ce communiqué annuel de la rédaction au public — que d'une double réponse: réponse à certaines inquiétudes manifestées par nos amis, réponses à certains confrères pleins de bienveillance qui font aux Cahiers du Sud *la meilleure presse à Paris et ailleurs.*

On s'est ému de deux choses depuis que notre revue affirme une vigueur croissante: de notre direction intellectuelle et de nos buts. Il nous est agréable et facile de rassurer amis et confrères.

Il y a pour nous trois sortes de revues. Les premières, que nous appellerons revues à tendances, ou à parti-pris sont l'expression d'un groupe qui parfois devient «école» Elles durent ce que durent les amitiés, les chapelles littéraires et les systèmes: elles ne sont le plus souvent que la flambée où s'embrase la bûche, pièce importante du foyer car d'elles un talent peut naître qui, fortifié, montera seul. Et, chose à retenir, ce talent, qui s'est approprié le meilleur de l'école, sera désormais impossible à classer.

Les secondes, qui sont simplement des revues prospères — on pourrait dire à succès — n'expriment qu'une chose, les désirs de leurs lecteurs. Elles se contentent de

présenter des sommaires qui sont plutôt des menus et s'ingénient, comme tout restaurateur habile, à deviner leurs appétits et à leur assurer des digestions paisibles.

On devine à cet exposé que nous classons les Cahiers du Sud *dans la troisième catégorie, celle des revues qui, faisant parfois violence au public — quand l'esprit de révolte ou de fantaisie l'exige — ne s'astreignent pourtant à aucun catéchisme d'école, choisissent librement ce qui plait en chacune et donnent dans un sommaire une vision panoramique de la littérature. Il s'ensuit que la plus grande liberté règne au* Cahiers du Sud, *que les tendances les plus diverses y évoluent à l'aise, que les extrêmes s'y coudoient sans s'effaroucher ni s'exclure.*

On y a vu deux amis qui se trouvaient d'avis très divergent donner, à un mois de distance, chacun une chronique sur les Faux Monnayeurs *d'André Gide... des conservateurs y font des politesses aux écrivains thomistes, des esprits forts parlent avec liberté des écrivains russes, des poètes classiques alternent avec des surréalistes. On le voit: Les* Cahiers du Sud *sont une République des lettres. où toutes les tendances cohabitent familièrement, avec une aménité parfaite, et où il suffit pour se faire admettre de n'être point coiffé du rond de cour des bureaucrates de la pensée.*

Les Cahiers du Sud *reçoivent les chercheurs de toute sorte, quand les recherches sont de bonne foi et curieuses. Nous ne prétendons pas donner à toutes notre adhésion, comme certains amis nous l'ont reproché. Notre désir en l'occurence est de présenter ces œuvres comme produits des serres de l'esprit; la faveur ou l'étonnement qui accueillirent certaines d'entre elles prouvent que nous avons réussi.*

Ainsi donc, que nos amis se rassurent: Les Cahiers du Sud *ne courent le danger d'aucun vertige intellectuel; ils*

veulent se tourner vers tous les départs, pour en partager les désirs, pressentir les rêves, et suivent avec la même amitié toutes les aventures. Mais notre revue ne s'appelle ni La Blanche-Nef, *ni* la Caravelle, *et son nom n'est pas écrit sur l'eau.*

Elle tient à de robustes assises et, si elle est au seuil du mirage, postée sous les vents de l'esprit, nous connaissons bien les nécessités de son état. Vivre à Marseille permet sans doute toutes les curiosités, les frénésies du mouvement ou de la lumière, mais cela implique aussi une règle d'équilibre, de fermeté, qui s'oppose à la dispersion comme à l'inertie de la pensée.

La vie d'un port, est comme une belle histoire qui ne finit pas. Elle n'est jamais terne, jamais languissante. Elle réfléchit toutes les activités, appelle tous les efforts. La revue qui en est digne, réfléchit à son tour cette force éparse en sollicitant tous les concours. C'est pourquoi on ne peut lui assigner de but ni prévoir le temps où elle s'arrêtera.

Car on a dit des Cahiers du Sud: *« Où vont-ils? Quelle force morale les soutient? Quel est leur avenir? » C'est très simple. Ils interprètent la ville immense où voilà douze ans ils sont nés et symbolisent sa volonté de rayonnement. Ils rassemblent des énergies qui se dissoudraient dans la lutte quotidienne. Ils prennent vigueur dans l'élan d'une génération qui, sur des ruines, édifie un monde neuf, et, comme elle, comme la ville, sont en incessant devenir. Ils vivent avec leur temps, avec les idées modernes et les âmes nouvelles. Aucune tradition, aucun passé ne les paralysent; ils ne ressuscitent ni coutumes, ni langages, ni littératures. Ils ne sont pas la revue terrienne de Provence. Ils sont la revue de Marseille et vivent du même rythme qu'elle. Ils vont et viennent avec ses navires en suivant les pulsations énergiques de cette métropole de*

la mer. Il s'établissent avec ses comptoirs dans le domaine colonial qu'elle surveille. Ils sont à Tunis, Alger, Oran, les villes marocaines, celles d'Egypte, du Liban, de l'Extrême-Orient, de l'Inde, et dans toutes les capitales des continents où le pavillon marseillais est accueilli familièrement.

Ils ont développé, comme il sied à une revue placée sur les « marches du Sud », des relations très étendues avec les intellectuels de tous pays, ils ont donné et s'apprêtent à produire encore chaque mois, des œuvres étrangères originales des jeunes écrivains en grand renom chez eux. Ils lancent à cette heure, et de nombreuses réponses affluent, une grande enquête sur la diffusion en France des littératures étrangères. Ils sont au premier plan des revues françaises s'occupant de situer notre effort dans le monde et de refléter chez nous la pensée de l'étranger. Désormais, la place qu'ils ont prise ne leur est plus contestée ni dans la Province, ni à Paris où la presse la plus flatteuse accueille chaque mois leur sommaire.

Que nos confrères aient pleine confiance et continuent à voir dans l'essor des Cahiers du Sud *un réveil heureux de l'activité intellectuelle de Marseille, une manifestation réelle de vie littéraire et non la poussée factice d'une revue à qui des circonstances ont fait momentanément un sort. D'ailleurs, cette année leur en donnera un sûr témoignage et je prie nos amis — lecteurs et confrères — d'accepter nos remerciements et nos vœux, certain que le meilleur gage de prospérité est leur fidélité sans faiblesse.*

Jean BALLARD.